

IRADÉ

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

la langue ARABE

UNE RICHESSE EN PARTAGE

91

17 au 27 déc. 2025

Le Billet du Recteur

**LA LANGUE ARABE,
OU L'ART DISCRET
DE LA RÉCONCILIATION**

**L'INFLUENCE PACIFIQUE
DE LA LANGUE ARABE
SUR LE FRANÇAIS**



**L'ARRIVÉE
DU MOIS SACRÉ
DE RAJAB**

URBAN

91



ditoéditioédit

La langue arabe, héritage spirituel et richesse universelle

Langue du Coran, l'arabe est avant tout une langue de sens, de transmission et de profondeur spirituelle.

Elle porte un message universel, destiné à l'humanité entière, et a traversé les siècles comme un vecteur de savoir, de philosophie, de sciences et de poésie.

Bien au-delà de sa dimension religieuse, la langue arabe a contribué à l'essor intellectuel du monde et au dialogue entre les civilisations.

En France, son histoire est plus ancienne et plus noble qu'on ne le pense parfois.

François Ier, conscient de son importance diplomatique, scientifique et culturelle, en avait encouragé l'enseignement dès le XVI^e siècle.

Depuis 1973, elle est l'une des six langues officielles de l'ONU. En 2010, l'UNESCO a formellement proclamé le 18 décembre comme journée mondiale de la langue arabe.

En France pourtant, cette langue est trop souvent injustement vilipendée, réduite à des caricatures ou à des peurs infondées.

Redécouvrir l'arabe, c'est au contraire renouer avec une tradition humaniste, favoriser la compréhension mutuelle et offrir à notre pays un outil précieux de cohésion, d'ouverture et de rayonnement intellectuel.

Défendre la langue arabe, c'est défendre le savoir, la diversité et l'universel.

CHEMS-EDDINE HAFIZ
Recteur de la Grande Mosquée de Paris

Sommaire

p. 9

Le billet du Recteur

**LA LANGUE ARABE,
OU L'ART DISCRET DE LA RÉCONCILIATION**
PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 13

Contribution

L'ARABE, LANGUE DE LA RÉPUBLIQUE
PAR RACHID AZIZI

p. 16

Contribution

L'ARABE EFFRAIE EN 2025 ?
FRANÇOIS Ier L'OUVRAIT AU SAVOIR EN 1530
PAR AMINE BENROCHD

p. 19

Laïcité

**LA LANGUE ARABE EST-ELLE COMPATIBLE
AVEC LA RÉPUBLIQUE ?**
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 22

Actualités de la Mosquée de Paris
DU 17 AU 27 DÉCEMBRE 2025

p. 27

JÉSUS SELON LA VERSION DE L'ISLAM
PAR SI HAMZA BOUBAKEUR
RECTEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS DE 1957 À 1982

p. 31

Le Saviez-vous ?

**LE MOIS DE RAJAB : QUAND LE TEMPS SE TAIT
POUR LAISSER PARLER LE SACRÉ**
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 32

Paroles du Minbar

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
LA PERSONNALITÉ DU MUSULMAN : SON DEVOIR
ENVERS SA SOCIÉTÉ (PARTIE 2)
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 34

Regard fraternel

**L'INFLUENCE PACIFIQUE
DE LA LANGUE ARABE SUR LE FRANÇAIS**
PAR NASSERA BENAMRA

p. 37

Portrait

JACK LANG
LA CULTURE LORSQU'ELLE DEVIENT DESTIN
PAR CHEIKH AHMED MOUSSA





p. 39

Récits célestes

LES « MUALLAQAT » : UN HÉRITAGE CIVILISATIONNEL DE LA LANGUE ARABE
PAR NASSERA BENAMRA

p. 42

Découvrions-là

LE JEUNE MUSULMAN ET LA LANGUE ARABE
PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN

p. 44

Résonances abrahamiques

CES CHRÉTIENS QUI PRIENT EN ARABE
PAR RAPHAËL GEORGY

p. 47

Le Coran m'a appris

QUE LES MOTS ONT UNE ÂME
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 49

Sabil al-Iman, éclats spirituels de la semaine

LA LANGUE ARABE : UN CHEMIN DE FOI AVANT D'ÊTRE UNE IDENTITÉ
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 53

Invocation

**“TOI QUI AS FAIT DE LA LANGUE UN SIGNE
PARMI TES SIGNES”**

p. 54

Le Hadith de la semaine

**IL EST, DANS L’ÉLOQUENCE,
UNE PART QUI RELÈVE DE L’ENCHANTEMENT**
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 56

Le vrai du faux

**‘LA LANGUE ARABE EST LA LANGUE DES GENS
DU PARADIS’**
PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 59

Mizan El-Qadhaya

**LA QUESTION DES SEPT LETTRES
EL-AHRUF ES-SAB’A**
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 61

Notre mosquée

**LEVEZ LES YEUX ET DÉCOUVREZ LES MOTS
GRAVÉS DANS LA MÉMOIRE DE NOTRE MOSQUÉE
PARTIE 8**
PAR NASSERA BENAMRA

p. 64

Plumes en éveil : un livre coup de cœur

**LE SOLEIL D’ALLAH BRILLE SUR L’OCCIDENT
NOTRE HÉRITAGE ARABE**
SIGRID HUNKE

p. 65

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 66

Le citation de la semaine

**“C’EST PAR LA LANGUE ARABE QU’IL NOUS
EST PARVENU” - JEAN PRUVOST**

p. 67

Événement à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS





Le billet du Recteur n°90

La langue arabe, ou l'art discret de la réconciliation

Il existe des langues que l'histoire n'a pas seulement traversées, mais éprouvées. Des langues que le temps a chargées de poids, parfois de soupçons, souvent de malentendus. Des langues auxquelles on a demandé, sans leur demander leur avis, de porter les silences des dominations passées, les fractures des empires, les ambiguïtés de rencontres inachevées. La langue arabe, en France, appartient à cette catégorie-là. Elle s'inscrit dans une histoire longue, dense, faite de voisinages anciens et de distances soigneusement entretenues.



On l'oublie trop souvent : bien avant d'être associée aux migrations contemporaines, l'arabe a circulé en Europe comme une langue de savoir. Au Moyen Âge, elle fut l'un des grands carrefours intellectuels du continent. C'est par elle qu'Aristote, Galien, Euclide ou Hippocrate ont retrouvé chemin vers l'Europe latine traduits, commentés, discutés, parfois contestés. Elle fut langue de médecine, d'astronomie, de mathématiques, de géographie.

Et sans bruit, presque sans se faire remarquer, elle a laissé des traces durables dans le français lui-même : chiffres, algèbre, azimut, zéro, amiral, amande... Des mots ordinaires, aujourd'hui banals, qui témoignent pourtant d'un dialogue ancien et fécond.

Ce passé de circulation et d'échanges contraste avec le rapport plus heurté qui s'installe à l'époque moderne, puis coloniale. La langue arabe devient alors un outil administratif, un instrument de gestion, parfois de contrôle. On l'étudie pour gouverner, rarement pour reconnaître. On la classe, on la surveille, on la tient à distance.

Cette histoire a laissé des traces profondes : une langue à la fois présente et déniée, connue mais marginalisée, transmise dans l'intimité des foyers bien plus que dans l'espace public.

Après les indépendances, l'arabe arrive en France avec les femmes et les hommes venus participer à la reconstruction du pays. Elle devient langue de l'exil, de la mémoire, parfois du silence. On la parle à la maison, on la retient à l'école. Elle accompagne les prières, les berceuses, les récits fragmentaires d'un ailleurs raconté à voix basse. Elle est vécue, mais rarement reconnue.

Dans le même temps pourtant, le monde lui accorde un statut clair. En 1973, l'arabe devient langue officielle des Nations unies. Ce n'est pas un simple geste symbolique : c'est la reconnaissance d'une grande langue de civilisation, de diplomatie, de pensée contemporaine.

Mais cette reconnaissance internationale ne se traduit pas immédiatement dans les représentations nationales. En France, l'arabe continue souvent d'être perçu à travers un prisme étroit religieux, identitaire, migratoire bien plus rarement comme une langue de culture universelle.

**Ce passé de circulation
et d'échanges contraste
avec le rapport plus heurté
qui s'installe à l'époque
moderne.**





Réduire l'arabe à une seule de ses dimensions serait pourtant une erreur historique. Oui, l'arabe est la langue du Coran, du rituel, de la prière, et cette dimension spirituelle est essentielle pour des millions de croyants. Mais elle s'inscrit dans une histoire bien plus vaste : celle des philosophes et des poètes, des juristes et des voyageurs, des chroniqueurs et des savants. Une langue capable d'accueillir la pluralité des écoles, des débats, des sensibilités.

Ce que l'histoire récente a parfois figé, c'est précisément cette pluralité. Dans un contexte de tensions mémoriales, de crispations identitaires et d'amalgames persistants, la langue arabe s'est retrouvée enfermée dans des assignations réductrices. Or ce qui est assigné cesse d'être partagé.

Il faut le dire clairement : ce n'est jamais la langue qui fracture. Ce sont les usages que l'on en fait. Lorsqu'elle est enseignée avec rigueur, expliquée avec nuance, replacée

dans son histoire, la langue arabe devient un outil de compréhension du monde. Lorsqu'elle est reléguée aux marges, elle se charge de projections qui ne lui appartiennent pas.

Dans cette perspective, l'arabe peut redevenir ce qu'elle a souvent été : un espace de médiation. Un lieu de passage entre les héritages, un terrain où l'on accepte que l'histoire de France s'est aussi écrite dans le frottement des langues et des cultures.

Reconnaitre pleinement la langue arabe aujourd'hui, ce n'est ni sacrifier une identité, ni rouvrir des blessures. C'est accepter la complexité d'un héritage partagé. C'est transformer une langue parfois perçue comme une frontière en un lieu de circulation.

Il ne s'agit pas d'opposer les langues entre elles, mais de leur permettre de coexister dans l'espace commun.

La langue arabe n'est pas étrangère au récit français. Elle en est l'un des fils discrets, longtemps invisibilisés.

Reconnaitre une langue, c'est reconnaître une histoire. Et reconnaître une histoire, c'est déjà commencer à réparer.

À Paris, le 24 décembre 2025

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



L'arabe, langue de la République

PAR RACHID AZIZI

Le 2 octobre 2020, aux Mureaux, Emmanuel Macron prononçait un discours consacré à la lutte contre le séparatisme islamiste, défini par le président comme un projet politico-religieux visant à faire reculer les principes de la République. Pensé comme une réponse globale, ce discours associait des mesures juridiques à une réflexion approfondie sur l'école, la transmission et la responsabilité de l'État dans des domaines essentiels à la cohésion nationale.

C'est dans ce cadre que le président évoquait l'enseignement de la langue arabe. Il appelait à en développer l'apprentissage à l'école ou dans un périscolaire maîtrisé par l'État, invitant à clarifier une situation devenue ambiguë. L'objectif était clair : permettre à la puissance publique de reprendre toute sa place dans l'organisation des savoirs et d'assurer une transmission linguistique conforme au cadre républicain.

Cette orientation reposait sur une conception précise de la laïcité. Le président rappelait qu'elle constitue un principe d'organisation garantissant la neutralité de l'État et l'accès commun à l'éducation. L'enseignement d'une langue relève pleinement de cette mission. L'arabe était ainsi abordé comme un objet scolaire et culturel, inscrit dans le champ du savoir, et son apprentissage dans l'école publique trouvait naturellement sa place dans le respect du principe de séparation des Églises et de l'État.

Cinq ans plus tard, l'enseignement de l'arabe demeure circonscrit à un périmètre restreint dans le système scolaire public. Il concerne une part réduite des élèves du secondaire et reste



Rachid Azizi est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.

concentré dans certaines académies. Les concours de recrutement d'enseignants existent et traduisent une reconnaissance institutionnelle, mais leur volume demeure limité, sans qu'un programme national structurant n'ait prolongé l'engagement formulé en 2020. Les dispositifs encadrés par l'État ont, quant à eux, été ajustés afin de renforcer la maîtrise publique des enseignements linguistiques.

L'écart observé entre l'ambition exprimée aux Mureaux et les réalisations effectives met en lumière une difficulté plus large. Le discours présidentiel avait établi une distinction nette entre langue, religion et séparatisme. Dans la pratique, la langue arabe continue pourtant d'être abordée avec précaution, comme si elle demeurait chargée d'enjeux qui dépassent le seul cadre éducatif. De nombreux travaux universitaires soulignent ainsi une situation paradoxale : l'arabe occupe une place réelle dans la société française, tout en restant fragile sur le plan institutionnel.

La réflexion engagée en 2020 conserve donc

toute son actualité. La question dépasse l'enseignement d'une langue particulière. Elle engage la capacité de l'État à traduire ses diagnostics en politiques durables lorsque les sujets touchent à la diversité culturelle. Reconnaître une langue à l'école ne signifie pas assigner une identité ; cela revient à affirmer que l'école peut accueillir la diversité linguistique sans en faire un enjeu identitaire. Le discours des Mureaux avait tracé cette orientation avec clarté. Sa mise en œuvre demeure un chantier ouvert, au cœur de ce que signifie faire nation aujourd'hui.



L'arabe effraie en 2025 ?

François I^{er} l'ouvrail au savoir en 1530

PAR AMINE BENROCHD

Au moment où la langue arabe est souvent perçue comme une fracture identitaire — reléguée à l'immigration, suspectée dans les écoles, instrumentalisée dans les débats identitaires et scolaires —, l'histoire rappelle une vérité oubliée : en 1530, François I^{er} lançait au sommet de l'État une politique d'ouverture aux langues orientales, préparant l'enseignement institutionnel de l'arabe. Retour sur une époque où apprendre cette langue enrichissait la France sans l'effrayer. On imagine la Renaissance française comme un décor italien — chœurs latins, peintres florentins, humanistes en toge — mais au cœur du pouvoir, un geste plus inattendu s'accomplit. Pendant que l'Europe chrétienne s'inquiète de l'Empire ottoman, François I^{er} décide d'introduire l'étude de l'arabe au plus haut niveau de l'État. Un roi catholique, rival de Charles Quint, qui ouvre la porte à une langue venue du monde musulman : l'image déroute, parce qu'elle ne correspond pas à notre imaginaire. Pourtant, elle est historique. Ce geste ne relève pas du folklore oriental ni d'une curiosité de cabinet. François I^{er} ne cherche pas une fascination mystique. Il agit en stratège qui regarde le monde comme il est : un espace où l'influence passe par le savoir, les textes, les langues. À ses yeux, l'arabe n'est pas un symbole exotique : c'est un instrument d'intelligence et de puissance.

Un roi face à une langue venue d'ailleurs

Le paradoxe amuse l'historien. Le même roi qui affronte Charles Quint et se présente comme prince de la chrétienté n'hésite pas à dialoguer avec le sultan Soliman et à s'allier à l'Empire ottoman. Cette diplomatie « impossible », jugée scandaleuse en Europe, exige des médiateurs, des traducteurs, des lettrés capables de circuler



entre chancelleries. Sous Soliman, l'arabe structure la chancellerie ottomane, liant turc, persan et arabe en un trilinguisme diplomatique — clé pour les alliances françaises. Dans cette perspective, apprendre l'arabe ne signifie pas approcher l'islam comme religion, mais s'ouvrir à une civilisation qui, de Bagdad à Cordoue, a transmis philosophie grecque, mathématiques, astronomie, médecine, droit et récits politiques. Une langue n'est plus un territoire religieux ; elle devient une clef maîtresse.

François I^{er} n'a pas besoin d'aimer l'islam pour comprendre cela. Il lui suffit de constater que le monde musulman conserve des savoirs perdus par l'Occident médiéval.



Une langue, plusieurs mondes : de Bagdad à Ispahan, de Cordoue à Istanbul

Dire « arabe » au XVI^e siècle, c'est désigner un espace civilisationnel composite où les manuscrits ne sont pas tous nés à Bagdad : ils circulent depuis l'Andalousie andaluso-musulmane, l'Iran persan, les officines savantes du monde ottoman turc, les hôpitaux du Caire et les médersas de Damas. Cette langue sert alors de vecteur à ce qui n'est ni un peuple unique ni un bloc religieux figé, mais une véritable république du savoir.

Guillaume Postel : l'homme qui, mandaté à Constantinople, rapporta l'Orient à la couronne

Pour incarner ce mouvement, un nom suffit : Guillaume Postel. Voyageur obsédé par les langues, diplomate, esprit mystique, il rapporte de Constantinople des manuscrits, des alphabets, des visions. Il enseigne les langues orientales sous François I^r et fonde une tradition intellectuelle : l'idée que la France peut apprendre du monde musulman sans s'effondrer.

Il scandalise les uns, fascine les autres — mais il ouvre des portes.



L'arabe, langue de science, de diplomatie et de bibliothèque

À la Renaissance, les cartes se dessinent encore lentement, les textes circulent mal, l'imprimerie peine à franchir les frontières. Une langue vivante vaut un port, une route ou une flotte. L'arabe donne accès à Aristote relu par Averroès, à l'algèbre d'al-Khwarizmi, aux traités médicaux d'Avicenne, aux géographies de l'empire abbasside. Bagdad rayonne encore dans les manuscrits. Cordoue n'est pas un souvenir poussiéreux : c'est un pont vers un Moyen Âge savant.

La civilisation islamique, diverse — arabe, persane, turque, andalouse — constitue un réservoir intellectuel que l'Europe redécouvre à petits pas.

Ce climat rend possible une nouveauté : l'arabe entre dans l'institution. Le Collège royal, fondé en 1530, ne crée pas encore une chaire d'arabe officielle — celle-ci émergera en 1587 sous Henri III — mais François I^{er} prépare le terrain. Il sponsorise les premiers orientalistes français, comme Guillaume Postel, dont l'impressionnante maîtrise des langues sémitiques pousse la monarchie à reconnaître la valeur stratégique de ces études. À travers ces hommes, les sonorités arabes gagnent une crédibilité institutionnelle. L'arabe n'est plus un murmure venu de mosquées lointaines : il devient une compétence payée par le roi.

L'étrange héritage littéraire

Ce basculement intellectuel s'enregistre silencieusement. Lorsqu'un siècle et demi plus tard Jean de La Fontaine cherche à renouveler la fable morale, il se tourne vers un héritage indirect du monde musulman. *Kalila wa Dimna*, recueil de récits animaliers traduit en arabe au VIII^e siècle par Ibn al-Muqaffa', a déjà traversé Bagdad, l'Andalousie, les manuscrits latins, et circule dans les bibliothèques européennes. La Fontaine n'emprunte pas par exotisme : il puise dans un réservoir de sagesse politique bâti de mains musulmanes.

Et si ce livre devient un classique français, étudié par les écoliers de la République, c'est parce qu'un jour un roi chrétien a cessé de con-



sidérer l'arabe comme un danger.

L'ouverture politique a précédé la familiarité culturelle : voilà l'héritage.

André Miquel, immense arabisant et ancien administrateur de la Bibliothèque nationale de France, offrira une traduction moderne de *Kalila wa Dimna* qui rendra au texte sa finesse. Grâce à lui, un imaginaire arabe retrouve sa voix dans un paysage littéraire qui l'avait longtemps absorbé sans le dire.



Une mémoire utile aux musulmans de France

Il serait toutefois naïf de parler d'amour interculturel. François I^{er} se sert des langues comme on se sert des alliances, pour desserrer un étau militaire et gagner un rang diplomatique. Mais la realpolitik peut produire un effet inattendu : elle détruit les fantasmes. Lorsque l'arabe devient une matière d'enseignement, il cesse d'être une menace. Lorsque le monde musulman devient une réalité géopolitique, il cesse d'être un folklore. Dans un pays où l'arabe est parfois décrit comme incompatible avec l'identité française, cette mémoire vaut plus qu'une anecdote. Elle offre une respiration. Elle rappelle que l'État français a déjà considéré le monde musulman comme un interlocuteur intellectuel. Elle montre qu'on peut être chrétien, souverain, européen — et apprendre l'arabe sans trembler.

Ouvrir la porte de 2026

Nous vivons dans un moment crispé. L'arabe est tantôt assigné à l'immigration, tantôt transformé en marqueur de fracture culturelle. On oublie qu'il fut langue de science, de commerce, de cartes maritimes, de médecine hospitalière — et qu'un roi de France l'a compris avant nous.

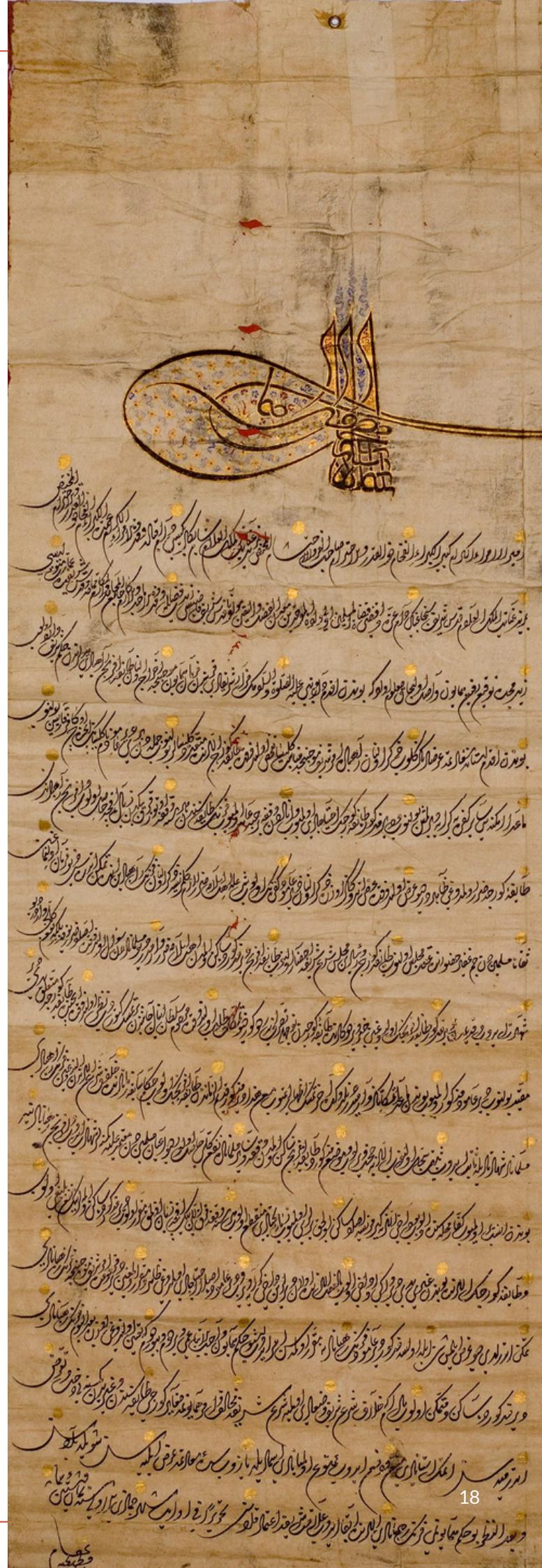
Lorsque l'arabe devient une compétence, la peur recule. Lorsque le monde musulman cesse d'être une étiquette, l'intelligence circule. Et lorsque la puissance ose apprendre, elle ne détruit plus ce qu'elle ignore.

François I^{er} a osé. Cinq siècles plus tard, l'Europe hésite.

L'histoire ne dit pas qu'il faut imiter un roi. Mais elle offre une mémoire utile : en France, l'apprentissage du monde musulman a déjà été un signe de grandeur. Pas un danger. Une chance.

Et pour les musulmans de France aujourd'hui, cette mémoire n'est pas un luxe d'érudit. C'est un outil.

La prochaine fois qu'on vous dira que l'arabe est étranger à cette terre, rappelez François I^{er} — non pour exiger une dette, mais pour rappeler une évidence : l'histoire française s'est déjà nourrie du savoir transmis par cette langue, et elle en est sortie grandi. ■





Laïcité ~

44 | LA LANGUE ARABE EST-ELLE COMPATIBLE AVEC LA RÉPUBLIQUE ?

Par Cheikh Khaled Larbi

Quand une langue dérange, ce n'est presque jamais sa grammaire qui inquiète, mais les peurs que l'on projette sur elle.

Une langue ne menace pas un État. Elle ne renverse pas une Constitution. Elle ne s'oppose ni aux lois, ni aux valeurs républicaines. Ce qui trouble, en réalité, ce n'est pas la langue elle-même, mais ce qu'on imagine qu'elle transporte : une religion, une idéologie, une altérité mal comprise. C'est précisément là que la laïcité est convoquée, parfois à juste titre, parfois à contresens.

CE QUE GARANTIT RÉELLEMENT LA LAÏCITÉ

La laïcité française n'est ni une arme culturelle ni un outil d'exclusion. Elle est un principe juridique et politique d'équilibre. Elle garantit à la fois la neutralité de l'État, la liberté de conscience, la liberté d'enseignement, la liberté culturelle et linguistique.

La République ne reconnaît aucun culte, mais elle protège l'exercice des cultures, tant qu'elles respectent l'ordre public et le cadre légal. La langue arabe, en tant que langue, relève pleinement de cette liberté.

Il est donc essentiel de rappeler une évidence trop souvent oubliée : la laïcité ne combat pas les langues. Elle encadre les institutions, pas les alphabets.

L'ARABE : UNE LANGUE ANCIENNE DE LA RÉPUBLIQUE

Loin d'être une nouveauté ou une importation récente, la langue arabe est présente dans les institutions françaises depuis des siècles. Elle est enseignée à l'INALCO (anciennement École des Langues Orientales) depuis le XVIII^e siècle, bien avant les débats contemporains sur l'islam ou l'immigration.

Elle fut étudiée pour la diplomatie, le commerce, la recherche scientifique, la traduction des savoirs.

Jamais, à aucun moment de l'histoire républicaine, l'arabe n'a constitué une menace pour l'État. Au contraire, elle a contribué à l'ouverture intellectuelle, à la connaissance du monde, et au rayonnement universitaire de la France.

Une suspicion asymétrique. Une question s'impose alors, légitime et nécessaire : Pourquoi l'arabe est-elle aujourd'hui suspectée ?

Le latin, pourtant langue liturgique du christianisme, n'est jamais perçu comme religieux lorsqu'il est enseigné.



L'hébreu est transmis dans des cadres académiques sans polémique majeure.

Le grec ancien, porteur de mythes et de philosophies spirituelles, ne suscite aucune inquiétude.

Pourquoi l'arabe serait-elle différente ?

La réponse n'est ni linguistique, ni pédagogique. Elle est sociale et symbolique. L'arabe est trop souvent confondue avec une religion, une identité figée, une peur sécuritaire.

On ne redoute pas la langue. On redoute ce que l'on croit qu'elle représente.

CONFONDRE LANGUE, RELIGION ET RADICALITÉ : UNE ERREUR RÉPUBLICAINE

Assimiler l'arabe à une menace religieuse ou politique est une confusion grave, contraire à l'esprit même de la laïcité. Une langue n'est ni un dogme, ni un prêche. Elle est un outil de transmission, que l'on peut utiliser pour enseigner, critiquer, analyser, traduire.

Refuser ou marginaliser une langue ne protège pas la République. Cela crée des angles morts.

Cela favorise les replis identitaires. Cela laisse la transmission à des espaces non contrôlés.

À l'inverse, enseigner l'arabe dans un cadre laïque, scolaire et académique, c'est permettre l'esprit critique, désacraliser sans nier, comprendre plutôt que fantasmer.

ENSEIGNER L'ARABE, C'EST PRÉVENIR LES RADICALISÉS

L'histoire éducative montre une constante : ce qui est exclu se radicalise plus facilement que ce qui est transmis et discuté.

Une langue enseignée à l'école publique devient objet d'analyse, se détache du monopole religieux, s'inscrit dans la rationalité et le débat.

Interdire, c'est abandonner le terrain. Enseigner, c'est assumer la responsabilité républicaine.

Former des citoyens capables de lire, comprendre et contextualiser une langue, c'est renforcer leur autonomie intellectuelle, non les enfermer dans une identité. Une République plus forte par le savoir. Enseigner l'arabe en France, ce n'est pas céder.

Ce n'est pas fragiliser la laïcité. C'est l'appliquer pleinement. C'est reconnaître que la République est assez solide pour transmettre des langues sans craindre leur instrumentalisation. C'est affirmer que le savoir est une force, jamais une faiblesse.

La laïcité n'est pas un silence imposé. Elle est un cadre qui permet à toutes les connaissances de circuler sans domination.

La langue arabe n'est pas l'ennemie de la laïcité. Elle n'est ni un dogme, ni un drapeau. Elle est une langue, avec son histoire, sa littérature, sa grammaire et sa richesse. Ce qui menace la République, ce n'est pas l'enseignement d'une langue. C'est l'ignorance, la peur et l'amalgame.



أهلاً وسهلاً



Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 17 au 27 décembre 2025

17
déc.

Un soir de conférence : Hakim El Karoui et son idée de la paix

Mercredi soir à la Grande Mosquée de Paris, Hakim El Karoui venait présenter son essai Israël-Palestine, une idée de paix (aux Éditions de l'Observatoire) et ses réflexions pour bâtir un avenir pacifique sur la base d'anciennes résolutions de conflits dans le monde et du principe de souveraineté des peuples. Une conférence de notre cycle "Les Mercredis du Savoir".

17
déc.

A Meaux, une rencontre des religions et de la laïcité

À l'invitation de Jean-François Copé, le recteur Chems-eddine Hafiz contribuait, aux Rencontres des religions et de la laïcité de Meaux. Une table ronde fraternelle et utile pour rappeler que les cultes sont engagés à la protection de ce principe fondamental de liberté, avec le maire, l'archevêque de Troyes, Mgr Alexandre Joly, le grand-rabbin Haïm Korsia, la vice-présidente de la Fédération protestante de France, Isabelle Veillet, et Philippe Gaudin.



21
déc.

L'arrivée du mois sacré de Rajab

Le mois sacré de Rajab est le septième mois du calendrier musulman. Il revêt une grande importance pour les musulmans.

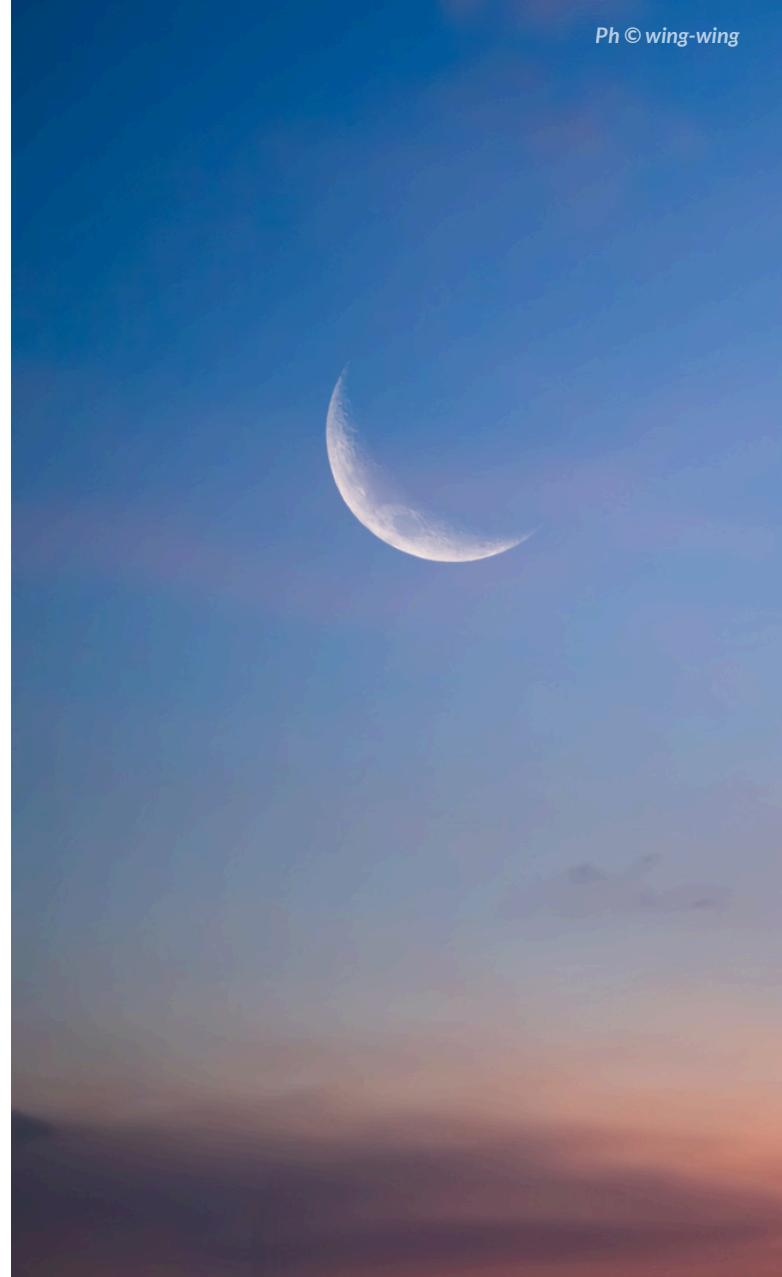
Dans la tradition musulmane, Rajab est considéré comme un mois de préparation spirituelle avant le mois de Ramadan. C'est un temps propice à la réflexion, à la prière et à l'augmentation des bonnes actions. Rajab est également le mois où l'Isra et Mi'raj, le voyage nocturne et l'ascension du Prophète Mohammed (paix soit sur lui) aux cieux, ont eu lieu. Cet événement est commémoré par les musulmans comme une occasion de se rappeler la grandeur d'Allah et de renforcer leur foi.

Durant ce mois, il est courant de multiplier les invocations, les prières et les bonnes œuvres. Les musulmans sont encouragés à se rapprocher d'Allah, à demander pardon pour leurs péchés et à renforcer leur engagement envers des actions bénéfiques pour les autres.

En somme, Rajab est un mois sacré qui invite à la purification de l'âme et à la préparation pour les mois plus intensément spirituels à venir, notamment Ramadan.

Chems-eddine Hafiz

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



25
déc.

Le recteur reçu par le Président de la République Abdelmadjid Tebboune

Le recteur Chems-eddine Hafiz a eu l'honneur d'être reçu, le jeudi 25 décembre 2025, par Monsieur Abdelmadjid Tebboune, Président de la République Algérienne, au Palais d'El-Mouradia.



autour du

25
déc.

À Alger, le recteur reçu par plusieurs ministres

À l'occasion de son déplacement à Alger, où il a été reçu par le Président de la République, Monsieur Abdelmadjid Tebboune, le 25 décembre 2025, le recteur Chems-eddine Hafiz a également été reçu par Malika Bendouda, ministre de la Culture et des Arts, Mohamed Seddik Ait Messaoudene, ministre de la Santé, Amel Abdellatif, ministre du Commerce intérieur et de la Régulation du marché national et Houria Meddahi, ministre du Tourisme et des Métiers de l'Artisanat.





**26
déc.**

Le recteur Chems-eddine Hafiz à Djamaâ El-Djazaïr

Vendredi 26 décembre, le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Chems-eddine Hafiz, s'est rendu à la splendide Djamaâ El-Djazaïr, la grande mosquée d'Alger, où il a été chaleureusement reçu par le recteur Cheikh Mohamed Mamoune El Kacimi El Hassini. Il s'est entretenu avec lui des modalités de partenariat entre les deux institutions religieuses, avant de participer à ses côtés à la prière du vendredi.



**27
déc.**

Le recteur échange avec le ministre des Affaires religieuses et des Wakfs

Le recteur Chems-eddine Hafiz a été reçu, samedi 27 décembre à Alger, par le ministre des Affaires religieuses et des Wakfs, le docteur Youcef Belmehdi, au siège de son département ministériel.

Les échanges ont porté sur l'envoi d'imams pour le mois béni de Ramadan et pour l'édition spéciale du noble Coran à l'occasion du centenaire de la Grande Mosquée de Paris en 2026.





Jésus selon la version de l'islam

PAR SI HAMZA BOUBAKEUR

Recteur de la Grande Mosquée de Paris de 1957 à 1982



À l'occasion de Noé, notre magazine Iqra republie une tribune de Hamza Boukakeur (recteur de la Grande Mosquée de Paris entre 1957 et 1982), parue dans les colonnes du Figaro le 21 décembre 1979, qui explique l'importance de Jésus (Issa en arabe) et de Marie, la paix soit sur eux, en islam.



DIEU seul est Dieu ! Il n'y a qu'un Dieu ! Telle est l'affirmation essentielle des messages révélés par le même Dieu à des hommes choisis par lui et chargés de les communiquer à travers le temps et l'espace, à une humanité qui dans l'alternance de ses ascensions et de ses chutes, de ses périodes d'heur et de malheur, demeure semblable à elle-même.

Les différences qui séparent ces messages sont interprétatives et humaines ; autant dire plus extérieures et apparentes que réelles et profondes, comme je l'ai dit et écrit plus d'une fois. Car lorsqu'on examine les annonces et les avertissements prophétiques et qu'on médite longuement et objectivement leur contenu, on découvre entre elles des rapports évidents de source et, à mesure qu'on étudie leur enseignement, on se rend compte de leurs similitudes. Similitudes qui s'accentuent de plus en plus, à l'analyse, pour se ramener, en fin de compte, à une identité profonde.

Les Écritures sacrées qui servent de supports à cette identité (Thora, Évangile, Coran) présentent, quand on les compare attentivement, un caractère particulier à chacune. Si le message d'Abraham traduit la confiance totale en Dieu, si celui de Moïse met l'accent sur la notion de loi et de justice, si le Coran insiste sur l'unicité



pure et absolue de Dieu, le caractère dominant de l'Évangile est l'amour. Mais sur cette notion d'amour, il convient de ne point s'égarer. Ce n'est plus une force qui pousse deux êtres l'un vers l'autre avec tout ce que cette force comporte comme relativité, déception, déséquilibre, différence de motivations, inquiétudes, doutes et toute une gamme variée d'états d'âme propres à l'amour profane, l'amour que prêche Jésus et dont lui-même fut et demeure un exemple symbolique, un don, non un droit, une offrande sans calcul ni condition et qui en raison même des sacrifices qu'il impose et du surpassement qu'il implique, élève et soutient pour devenir source du perfectionnement qui rend l'amoureux digne de l'objet de son amour, et lui ouvre les horizons d'une immense espérance.

Au regard de l'Islam, la science positive ne saurait pas plus que « la petite science conjecturale » (histoire) cerner ni appréhender la Prophétie. Fondée sur la raison, elle pèse et mesure, quantitativement dans la durée et l'étendue. Or la Prophétie est la révélation d'une essence inétendue, illimitée, ineffable, immatérielle, infinie et éternelle qui englobe tout, qui sert de source et d'ultime retour à tout. Elle eût été inutile si cette essence absolue était accessible à la raison.

Avec Jésus, l'amour vrai est, par le dépassement qu'il implique, l'oubli de soi pour l'objet aimé, une méthode pour découvrir la vérité par l'intuition et le cœur. La religion du cœur se substitue ainsi à la religion des rites, des ethnies et du formalisme. Elle est celle de tous les hommes sans aucune discrimination ni condition. La soumission à Dieu n'est plus alors une exigence, une forme de résignation ou d'esclavage, mais une sincère inclination ; l'obéissance n'est plus une coercition, mais un consentement et une sollicitation. Rien n'est plus caractéristique, dans cet ordre d'idées, que la rencontre de Jésus avec un homme assis sur son chemin. « Comment t'appelles-tu ? », lui demande Jésus. « Matthieu », répond l'homme. Et l'Évangile saint Matthieu IX, 9. Cet impératif dans les langues européennes peut paraître naïf ou paradoxal : s'agissant de deux êtres humains, il devrait être la première fois. Transporté dans la mentalité et la langue araméennes, langue du Christ, pour de l'arabe, il implique une amitié spontanée et un accès offerte, méritant toute confiance.

paraître naïf ou paradoxal, s'agissant de deux hommes qui se voient pour la première fois. Transposé dans la mentalité et la langue araméennes, langue du Christ, sœur de l'arabe, il implique une amitié spontanée, générueusement offerte, méritant une totale confiance. « Suis-moi où ? » La vie et la doctrine du Christ offrent à cette question une réponse décisive : « Vers Dieu, et le royaume de la Grâce. » Mais quel Dieu ? Celui de Bouddha, de Platon, des visionnaires, des philosophes, des amateurs de mythes ? Non ! Il s'agit du Dieu annoncé par tous les prophètes.

par André Brincourt

Jésus selon la version de l'islam

DIEU soit Dieu ? Il n'y a qu'un Dieu ? Tel est l'affirmation essentielle des messagés révélés par le même Dieu à des hommes choisis par lui et chargés de transmettre à une humanité qui dans l'alternance de ses ascensions et de ses chutes, de ses périodes d'heur et de malheur, a toujours été destinée à une humanité plus forte que l'alternance de ses ascendances et de ses descensions, de ses périodes d'heur et de malheur. Les différences qui séparent ces messages sont interprétables et humaines ; autant dire plus extérieures et appartenant à l'ordre des réalités et des faits. Je l'ai dit et écrit d'une fois. Car lorsqu'on examine les annales et les avertissements prophétiques et qu'on y compare l'enseignement de Jésus avec ceux qui se déroulent au-deçà entre elles des rapports évidents de source, à mesures qu'ils étudient leur enchaînement et leur cohérence, on voit que les différences qui s'accentuent de plus en plus, à l'analyse, pour se ramener, en fin de compte, à une identité profonde. Les deux enseignements se complètent et se supportent à cette identité (Thora, Évangile, Coran) présentement, quand on les compare mutuellement, un caractère universel à discuter. Si le message d'Abraham, ce qu'il enseigne c'est précisément cette question que dicte la fervente qu'il pose dans son existence en Dieu, à l'origine de la partie particulière d'une pensée particulière en communication mystérieuse avec Dieu. Et cela est si vrai que l'enseignement des prophétologues à son discours est toujours prophétologique et que l'enseignement de Jésus est également prophétologique. Il ne naît pas de l'œuvre passionnée. Il ne naît pas, ne cherche pas apparemment à toucher à l'âme de son peuple conscient vers Dieu et la grâce lumineuse dont il était nombré. D'où la formule « mon père » et « fils, exprimant non une filiation physique, mais l'intimité, la vénération, la tendresse, la reconnaissance et l'implacable volonté d'aimer. Maryam, et sa propre prévision, apprennent que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais Maryam, et sa propre prévision, apprennent que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu,

par Si Hamza Boubakeur

Revue de l'Institut musulman de la mosquée de Paris

que, ce qu'il enseigne c'est précisément cette question que dicte la fervente qu'il pose dans son existence en Dieu, à l'origine de la partie particulière d'une pensée particulière en communication mystérieuse avec Dieu. Et cela est si vrai que l'enseignement des prophétologues à son discours est toujours prophétologique et que l'enseignement de Jésus est également prophétologique. Il ne naît pas de l'œuvre passionnée. Il ne naît pas, ne cherche pas apparemment à toucher à l'âme de son peuple conscient vers Dieu et la grâce lumineuse dont il était nombré. D'où la formule « mon père » et « fils, exprimant non une filiation physique, mais l'intimité, la vénération, la tendresse, la reconnaissance et l'implacable volonté d'aimer. Maryam, et sa propre prévision, apprennent que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais Maryam, et sa propre prévision, apprennent que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

que Jésus, messager de Dieu, est non surtuturément un être étrange, mais

Jésus parle de lui, non comme d'une réalité en dehors de lui, mais en Lui. Il tire de son cœur, de son amour tout ce qu'il dit de Lui. Selon les textes islamiques, ce qu'il enseigne c'est précisément cette sagesse que dicte la ferveur qu'il puise dans son existence en Dieu, non en panthéiste, en tant que prophète d'une nature particulière en communication mystérieuse avec Dieu. Et cela est si vrai que l'enseignement qu'il voulait inculquer à ses disciples, selon les prophétologues musulmans, ne procède nullement du raisonnement, mais d'une voix intérieure, d'une sensibilité qui est en elle-même, la lumière ineffable de Dieu reflétée par un cœur passionné. Il ne raisonne pas, ne cherche pas apparemment à convaincre, mais à se prêcher lui-même, à irradier l'élan de son moi conscient vers Dieu et la grâce luminescente dont il était nimbé. D'où la formule « mon père », appellation familière et courante chez les juifs, exprimant non une filiation physique, mais l'intimité, la vénération, la tendresse, la reconnaissance et l'imploration de la grâce divine. Les mêmes sources islamiques nous apprennent que Jésus, messager de Dieu, est né surnaturellement d'une mère virginal, Maryam, et que sa nativité procède partiellement de l'esprit de Dieu (Coran, Sourate XXI, 91). Il ne fut point supplicié réellement, sa crucifixion ne fut qu'apparente, Dieu l'en ayant préservé et rappelé à lui. Il est désigné sous le nom de Issa. Selon le commentateur Al Baydâwi, ce terme serait une arabisation du mot syriaque Yashû' qui existe en arabe comme nom commun et signifie blancheur rosée. Habituellement, Jésus, dans le Coran est désigné sous le nom de « Jésus fils de Marie ». L'expression « Le fils de Marie » se retrouve dans Marc et Matthieu.

L'invariable appellation « Isâ bnu Mariyama » (Jésus fils de Marie), qu'on rencontre plus de vingt-cinq fois dans le Coran, associe l'Immaculée Conception à « l'Oint » dans la fervente vénération que l'islam porte à la mère et au fils. C'est que Maryam, pour les musulmans, est un signe de Dieu ('aya'), un être prédestiné qui par le choix dont il avait fait l'objet et la souffrance a profondément marqué

les deux plus grandes religions révélées du monde : christianisme et islam. La Vierge apparaît dans l'une et l'autre intégrée dans le mystère de l'Œuvre de Dieu et plus liée à celle-ci. Son destin, dans le cadre de la volonté divine, est d'avoir été un vecteur entre Dieu et l'humanité, un lien entre la spiritualité chrétienne (compte tenu des réticences protestantes) et la spiritualité musulmane. Pour les musulmans, comme les catholiques et les orthodoxes, elle est un phare au milieu de la nuit vers lequel se tournent les regards des vrais croyants. N'est-elle pas placée entre deux religions qui la vénèrent avec la même ferveur, et entre les limites extrêmes de deux essences spécifiquement différentes par leur nature et leurs possibilités : une essence infinie, sublime, inconnaisable que les hommes sont impuissants, à la lumière de la seule raison, à louer comme il convient — l'essence divine — et l'essence humaine limitée, imparfaite, corrompue, instable, pétrie d'hypocrisie, d'orgueil, de haine, de rapacité, portée à la violence et à la perfidie. D'où l'exceptionnelle destinée de Maryam.

Placée entre le divin et l'humain, elle demeure un éternel témoin de l'espérance de l'humanité, radieuse au-dessus de tout horizon de vérité, d'amour et d'ultime salut. Sa totale confiance en Dieu et son abandon à Sa souveraine volonté ne sont-ils pas précisément le symbole même de ce « tawakkul » (abandon confiant en la volonté divine) dont l'islam a fait le fondement primordial de sa doctrine, fondement sans lequel la dévotion est vidée de son contenu et devient une grossière entreprise « de bons placements » pour la vie future.

Aussi est-elle chère aux deux grandes religions inspirées : le christianisme et l'islam. Chacune d'elle la vénère à sa manière avec respect et ferveur. L'islam d'aujourd'hui voit en elle l'emblème d'un éternel appel à la réconciliation de tous les croyants autour d'un monothéisme pur, tel qu'Abraham l'avait enseigné aux hommes et tel que Muhammad l'a rappelé et défendu pour qu'à l'unisson chacun puisse dire : « Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis. Laudamus te. » ■



LE SAVIEZ VOUS?

72

Par Cheikh Khaled Larbi

LE MOIS DE RAJAB : QUAND LE TEMPS SE TAIT POUR LAISSER PARLER LE SACRÉ

Rajab est arrivé sans fracas ni apparat, un mois discret, mais lourd de sens et d'héritage. Il ne crie pas comme Ramadhan, il ne se montre pas comme Dhu el-Hijja, il murmure... et seuls les coeurs attentifs l'entendent. Allah a créé le temps, et dans le temps, Il a choisi des temps. Parmi eux, quatre mois sacrés, dont Rajab, mois de respect avant d'être mois de rites.

✓ Un mois sacré avant l'islam... confirmé par l'islam
 Rajab fait partie des quatre mois sacrés, mentionnés explicitement dans le Coran : « *Le nombre de mois, auprès d'Allah, est de douze... Parmi eux, quatre sont sacrés.* » (Coran, 9 :36). Avant même la révélation coranique, les Arabes suspendaient les guerres durant Rajab. L'islam n'a pas aboli cette sacralité : il l'a purifiée, encadrée et élevée. Rajab signifie littéralement « respecter », « honorer », « s'abstenir ». C'est un mois où l'on retenait la violence, et où l'on apprenait à retenir son âme.

✓ Rajab n'est pas un mois d'innovations... mais de conscience

Contrairement à certaines idées répandues, aucune prière obligatoire, aucun jeûne imposé, aucune nuit rituelle codifiée n'ont été authentiquement prescrits spécifiquement pour Rajab. Le Prophète ﷺ n'a jamais institué de pratique exclusive à ce mois. Mais attention : absence d'obligation ne signifie pas absence de valeur. Rajab est un temps d'éveil, un pas spirituel entre l'insouciance et la préparation. Les sa-

vants disent : Rajab est le mois de la graine, Cha'ban, celui de l'arrosage, et Ramaḍhan celui de la récolte. Le mois du Mi'raj : quand la terre s'efface. C'est en Rajab, selon une large tradition historique, qu'eut lieu El-Isrā' wa el-Mi'raj, le voyage nocturne et l'élévation du Prophète ﷺ. Un rappel immense : l'élévation spirituelle ne commence pas dans le ciel, mais dans un cœur purifié. Rajab nous enseigne que la proximité d'Allah ne dépend pas de la vitesse, mais de la sincérité.

✓ Rajab est un mois pour ralentir

Dans un monde pressé, Rajab invite à ralentir. Dans une époque bruyante, il enseigne le silence intérieur. Dans une vie fragmentée, il propose le réalignement. C'est le mois pour réparer une intention, abandonner une habitude toxique, renouer avec une prière délaissée, demander pardon sans mise en scène. Rajab ne demande pas plus, il demande mieux. Ce que Rajab nous apprend, discrètement : le sacré ne se voit pas toujours, le changement commence avant l'effort, Allah prépare les coeurs avant d'imposer les actes, la foi mature sait attendre. Rajab s'en ira comme il est venu, sans bruit ni tumulte, mais heureux est celui que ce mois aura réveillé. Car celui qui honore le temps sacré, Allah honora son chemin.

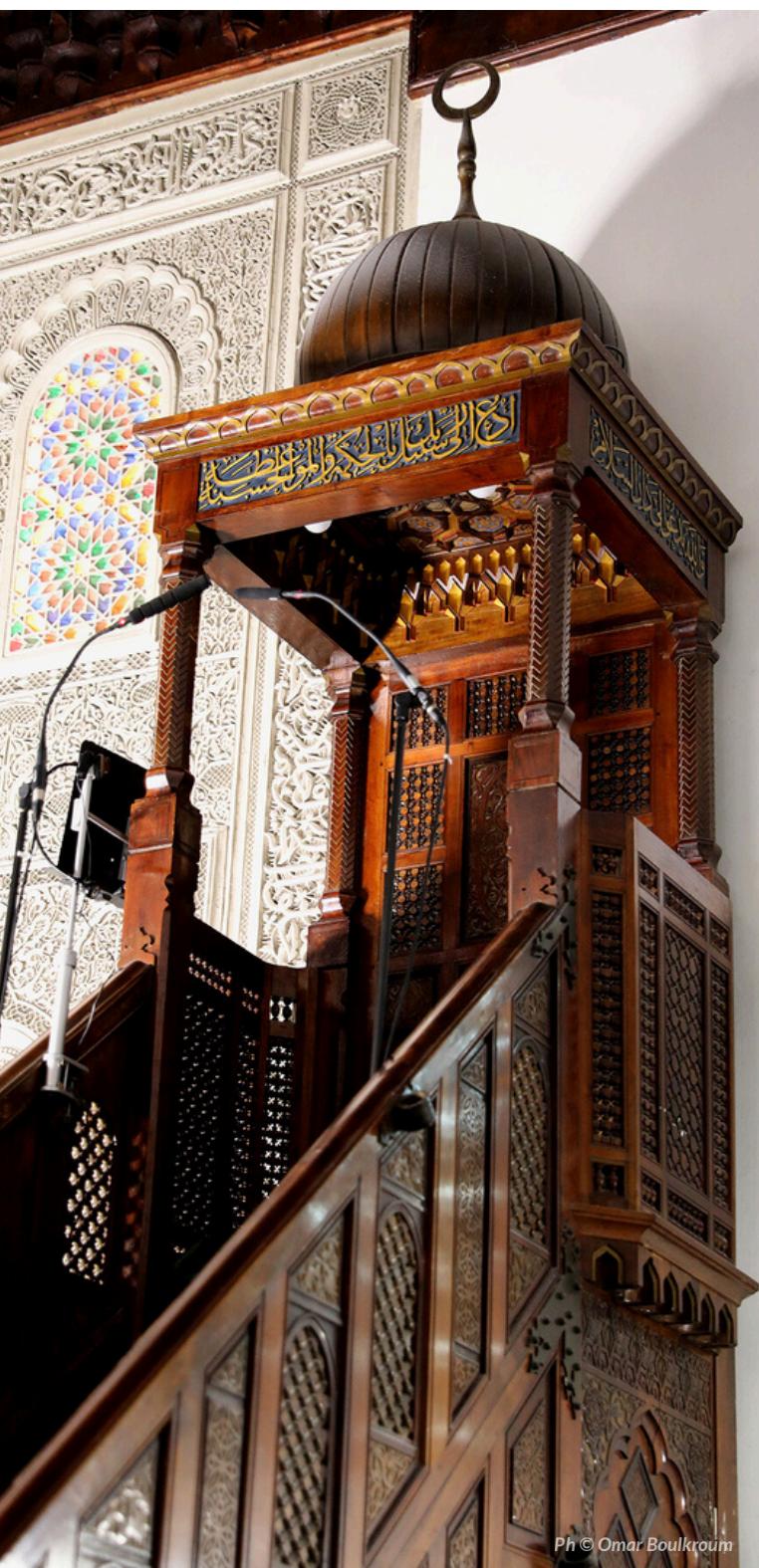
Rajab passe, mais son appel demeure : prépare-toi... car bientôt viendra le mois où le Coran descendra sur des coeurs déjà prêts.

Paroles du Minbar

19 déc.

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE
DU VENDREDI
LA PERSONNALITÉ
DU MUSULMAN : SON DEVOIR
ENVERS SA SOCIÉTÉ
(PARTIE 2)

Par Cheikh Younes Larbi



Ph © Omar Boulkroum

Louange à Allah. Nous Le louons, nous implorons Son assistance et Son pardon, et nous cherchons refuge auprès d'Allah contre les égarements de nos âmes et les conséquences de nos actes. Celui qu'Allah guide ne saurait être égaré, et celui qu'il égare ne trouvera nul guide. J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, sans associé, et j'atteste que notre maître et prophète Mohamed est Son serviteur et Son messager, envoyé comme miséricorde pour les mondes. Qu'Allah prie sur lui, sur sa famille et sur ses compagnons.

Serviteurs d'Allah,

Parmi les devoirs fondamentaux du musulman envers la société dans laquelle il vit, figure la préservation de son harmonie et de sa cohésion.

Allah met en garde contre tout ce qui corrompt les relations humaines, lorsqu'il dit : « Ceux qui aiment que l'indécence se propage parmi les croyants auront un châtiment douloureux ici-bas et dans l'au-delà. » (Sourate An-Nour, verset 19).

La discorde, la tromperie et la division ne détruisent pas seulement les individus : elles détruisent la fraternité et fragilisent la stabilité des sociétés. La *fitna* est un mal assoupi, malheur à celui qui l'éveille. Celui qui souhaite s'en préserver doit s'éloigner des troubles et faire prévaloir la raison sur l'emportement.

Ô frères et sœurs,

La maturité de la personnalité musulmane se reconnaît à son indépendance morale. Le Prophète Mohamed ﷺ a dit : « Ne soyez pas des suiveurs aveugles disant : "Si les gens font le bien, nous faisons le bien ; et s'ils font l'injustice, nous faisons l'injustice." Mais affermissez-vous : si les



gens font le bien, faites-le ; et s'ils font le mal, ne soyez pas injustes. » (Rapporté par At-Tirmidhi)

Ainsi, le bien appelle le bien lorsque les gens agissent avec droiture, et la justice s'impose lorsque le mal apparaît. Allah dit : « Ô vous qui avez cru, soyez fermes pour Allah, témoins avec équité. Et que la haine pour un peuple ne vous incite pas à être injustes. Soyez justes : cela est plus proche de la piété. » (Sourate Al-Mâïda, verset 8). L'injustice d'autrui ne saurait abolir l'exigence de justice. Le croyant demeure fidèle à sa règle morale, ferme dans ses valeurs et loyal envers son éthique.

C'est là, la personnalité que l'islam entend façonner : une conscience lucide, une morale stable et des positions responsables. Une personnalité qui ne se laisse ni dominer par les passions ni entraîner par la discorde, et qui préserve la cohésion de la société ainsi que l'image lumineuse de la religion.

Je dis ces paroles et j'implore le pardon d'Allah le Très-Grand pour moi et pour vous, implorez donc Son pardon.

DEUXIÈME PRÊCHE

Ô honorables fidèles,

Celui qui veut saisir le sens véritable de la citoyenneté et de l'amour sincère de la patrie n'a qu'à regarder vers Ghaza et le Soudan. De ces terres meurtries nous parviennent, jour et nuit, des enseignements éloquents. Malgré l'exil, la perte de leurs terres et de leurs foyers, ces peuples innocents et courageux nous montrent que l'attachement authentique à la patrie se traduit concrètement par la patience, la fidélité et le sacrifice de soi et de ses biens.

Ils nous enseignent également, par l'éducation de leurs enfants, que l'amour de la terre et du pays doit être transmis comme une conviction solide, tout en préservant l'unité et la solidarité, même au cœur des épreuves.

Inspirons-nous de leur patience et de leur détermination. Transformons notre amour pour nos patries, qu'elles soient d'origine ou d'accueil, en actes concrets de bien, afin d'être des musulmans sincères et des citoyens responsables, et d'éclairer le chemin des générations futures par la vérité, la loyauté et l'engagement au service de la justice.

Ô Allah, nous Te demandons pour notre communauté musulmane, où qu'elle se trouve, et pour notre diaspora en terre d'exil, de la préserver par Ton regard qui ne sommeille pas, de l'affermir sur Ta voie droite, de lui ouvrir les voies de la facilité, de l'envelopper de Ta miséricorde et de Ton agrément, et de la rassembler autour du bien.

Ô Allah, protège nos patries d'origine, rends-les prospères dans la sécurité et la paix, et préserve les dignité et les droits des habitants.

Ô Allah, protège nos terres d'accueil, préserve la France et l'ensemble de ses habitants, afin que la vie s'y établisse dans la sécurité, la paix, la coexistence et la stabilité. Fais de nous des modèles de vertu, des artisans du bien et des garants de la justice, solidement attachés à Ta religion, œuvrant à la réforme de la société et non à sa dégradation. Accorde-nous que notre exil soit une aide vers l'obéissance et les œuvres pieuses, et non une cause de trouble ou d'égarement.



Regard fraternel

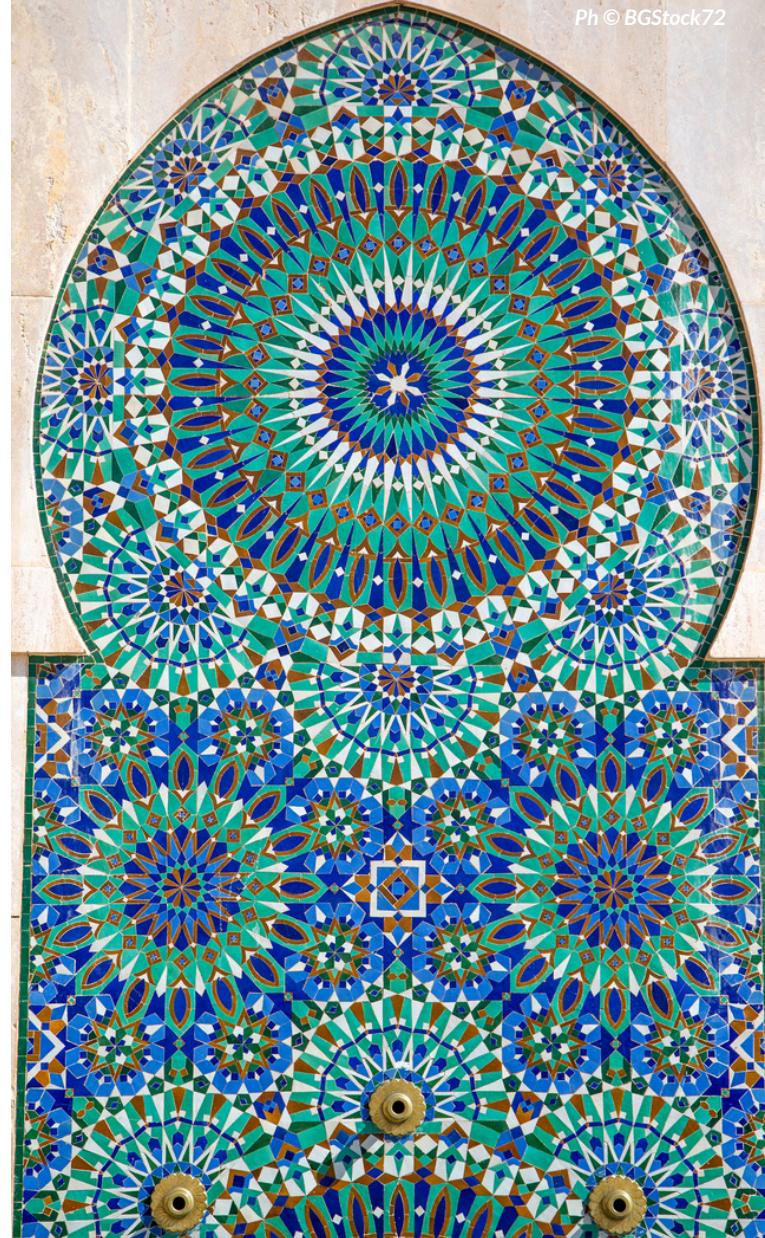
85 | L'INFLUENCE PACIFIQUE DE LA LANGUE ARABE SUR LE FRANÇAIS

Par Nassera Benamra

L'Académie française introduit, chaque année, de nouveaux mots dans le dictionnaire, dont certains nous viennent de la langue arabe. Cet ajout est certainement bien étudié, il témoigne les échanges pacifiques entre les populations, les générations et les langues. Le français porte en lui seul une histoire chargée de symboles et de signes et évolutions culturels.

Environ 15% des mots français sont d'origine étrangère. Entre des mots anglais du fait de l'internationalisation de la langue anglaise, tels que : week-end, web, business, cool, leader, okay, ... La deuxième influence est italienne depuis le rayonnement de la Renaissance italienne, on a : cappella, opéra, tempo, cantatrice, roccocco. Et plus de 300 mots sont d'origine arabe, dont plusieurs proviennent des dialectes maghrébins, dits « *darija* », qui devient la troisième langue de laquelle le français emprunte des mots, après l'anglais et l'italien, selon un éminent lexicographe français.

Or, Jean Prévost, dans cet ouvrage *Nos ancêtres arabes...* Ce que notre langue leur doit, décompose environ 400 mots couramment utilisés dans divers domaines de la vie publique (arts, cuisine, musique, agriculture, etc.) et prouve leur origine arabe. Roland Laffitte estime « qu'environ 400 à 800 mots couramment utilisés en français portent la marque de la langue arabe ».



Au petit déjeuner, je prends une tasse de café avec zéro sucre, un jus d'orange

Si nous observons cette phrase, nous constatons qu'elle contient cinq mots aux origines arabes: tasse = *tassa* ; café = *kahvé* = *cahwa* = caffé ; zéro = *sifr* ; sucre = *sukkar* = zucchéro ; orange = *naranj*.

Le livre *Nos ancêtres arabes... Ce que notre langue leur doit* de Jean Prévost, universitaire, linguiste et lexicographe français, traite de l'influence de la langue arabe sur la langue de Molière et, à travers une analyse de centaines de mots français d'origine arabe, tels que coton, chimie, pantalon, kebab, jupe et épinards, Prévost affirme : « Nos ancêtres gaulois étaient des barbares, et sans les Romains et la civilisation arabe qui ont nourri le récit du Moyen Âge, la Renaissance aurait été retardée ».



Certaines sources renvoient cette influence aux traductions fondatrices des textes mathématiques et philosophiques arabes qui ont inspiré les penseurs français aux traductions ultérieures de la poésie arabe qui ont inspiré des grands poètes, l'influence culturelle et linguistique arabe sur le français a toujours été un sujet passionnant. Selon les linguistes, l'arabe enrichit la langue française depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours.

D'autres nous renvoient aux croisades, à une époque où la civilisation arabe était en pleine émergence et découverte, sans oublier la conquête arabe de l'Espagne. Cette période a fortement influencé l'Occident et a introduit des mots qui existent encore aujourd'hui.

Sur l'autre rive de la Méditerranée, s'est ouverte la voie du commerce maritime, long-temps dominée par la flotte arabe. Les produits

affluaient avec leurs appellations, dont certaines sont passées par l'italien et l'espagnol avant d'arriver dans la langue française.

Les mots arabes ont ensuite trouvé leur chemin pour enrichir le vocabulaire français, sans l'envahir ni l'agresser. Une voie notamment littéraire, au XIX^e siècle. Des auteurs ont voyagé vers l'Orient et ont rapporté dans leur bagage intellectuel, et dans leurs écrits, des mots venus d'ailleurs. C'est le cas de Lamartine, mais aussi de Victor Hugo, lorsqu'il publie le poème « Les Djinns » dans *Les Orientales* en 1829.

Le dialecte algérien a eu sa part lui aussi. Les 130 ans de colonisation ont laissé des traces, le temps a fait entrer des termes comme bled, gourbi, toubib, kif-kif, nouba qui signifie « mon tour » dans certaines régions, puis le mot a désigné un morceau musical joué par les tirailleurs venus d'Algérie.

Nos ancêtres LES ARABES

Ce que notre langue leur doit

Attends un petit chouiya, j'arrive, wallah, on règle ça kif-kif après

Les mouvements migratoires et le rapprochement des deux rives ont continué d'enrichir le dictionnaire français, sans même parler du jargon employé par les jeunes générations. Wesh, frère, wallah, merguez...

La langue arabe a, en fin de compte, réussi là où la diplomatie et la politique ont souvent échoué. Elle est entrée en douceur, sans rapport de force, sans frontières à défendre ni intérêts à imposer. Les mots ne négocient pas, ne signent pas d'accords et ne provoquent pas de crises, ils circulent librement, portés par les échanges, les voyages, le commerce, la littérature et les relations humaines.

Là où la politique divise et où la diplomatie se heurte aux intérêts, le français accueille l'arabe à bras ouverts. Absorbant, adaptant, transformant, sans effacer ce qui existe déjà. Les mots venus d'Orient et du Maghreb se glissent dans la structure de la langue française, prennent leur place naturellement, parfois sans que l'on s'en rende compte. Ils cessent même d'être perçus comme étrangers.

Cette intégration s'est faite sans violence ni agression, sans volonté de domination. Elle

s'est construite dans le temps, par l'usage, par la nécessité de nommer le monde, les objets, les idées nouvelles. La langue devient alors un espace de rencontre silencieux, plus durable que bien des discours officiels.

Finalement, elle témoigne d'une histoire partagée, faite de tensions certes, mais aussi de

croisements, d'influences et d'enrichissements réciproques. Une mémoire vivante, inscrite non pas dans les traités, mais dans les mots que l'on prononce chaque jour, souvent sans nous douter qu'ils allaient prendre place dans notre langage de tous les jours.

Ph © ajilber



Jack Lang

LA CULTURE LORSQU'ELLE DEVIENT DESTIN

Par Cheikh Ahmed Moussa

Jack Lang est né en 1939 dans la ville de Miramas, au sud de la France, à une époque où le pays s'employait à reconstruire sa mémoire après la Seconde Guerre mondiale. Sa naissance elle-même s'inscrit sous le signe d'un temps troublé, un temps où la République cherchait une langue nouvelle pour s'adresser à ses citoyens et au monde. C'est dans ce climat que se forma sa première conscience : l'État n'y apparaissait pas comme une idée abstraite, mais comme une promesse morale de stabilité et de sens.

Il poursuivit ses études à l'Institut d'études politiques de Paris, puis à l'École nationale d'administration, deux institutions où se façonnent les esprits de l'État moderne. Pourtant, alors même qu'il se formait au droit et à l'administration, Jack Lang se sentait davantage attiré par ce qui dépasse les textes : la question culturelle, et ce qui forge l'âme d'une nation plutôt que ses seuls mécanismes. Très tôt, il apparut que son chemin, bien qu'empruntant les institutions du pouvoir, ne s'y arrêterait pas.

À la fin des années soixante, avant de s'imposer sur la scène politique, il choisit le théâtre comme terrain d'expérimentation. Prenant la direction du Festival mondial du théâtre de Nancy, il le transforma en un espace ouvert à l'audace artistique et à la rencontre des cultures. Là, au milieu des langues multiples et des corps en mouvement sur la scène, il découvrit que la culture n'est pas un discours que l'on encadre, mais une vie qui se pratique. Ce contact direct avec la création mondiale marquera durablement sa conception des relations entre l'Europe et le monde arabe.

En 1977, Jack Lang fait son entrée à l'Assemblée nationale en tant que député. Il n'aborda pas la politique pour s'éloigner de la culture, mais pour lui donner une place au cœur de la décision publique. Avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, il fut nommé ministre de

la Culture, ouvrant ainsi une période qui portera durablement son nom. Au cours de ces années, le visage de la culture en France se transforma : elle sortit de l'élitisme, se rapprocha de la vie quotidienne et devint un droit collectif. Il ne s'agissait pas d'une simple réforme administrative, mais d'un changement profond dans le regard porté sur l'être humain.

Au cœur de cette transformation, l'horizon s'élargit. La question ne fut plus : comment servir la culture à l'intérieur de la France ? mais bien : comment réorganiser notre relation culturelle avec le monde ? C'est dans cette perspective que commença à se dessiner le projet de l'Institut du monde arabe, non comme une réaction politique, mais comme une initiative de civilisation. Jack Lang voyait dans le monde arabe un partenaire de savoir et d'histoire, et non un objet étranger ou lointain. L'inauguration de l'Institut en 1987 vint ainsi couronner un long cheminement intellectuel, plutôt qu'une décision circonstancielle.

L'Institut se présenta sous une architecture qui parle le langage des symboles : un mouscharabieh contemporain, une lumière filtrée sans être occultée, une ouverture qui préserve l'intimité sans se refermer. Jack Lang voulut en faire un espace dédié à la langue arabe, aux sciences, à la calligraphie, à la pensée islamique et à une histoire qui a contribué à façonner la modernité européenne elle-même. L'Institut était, dans son essence, une tentative de rétablir un équilibre dans la mémoire partagée.

Jack Lang revint au ministère de la Culture entre 1988 et 1993, poursuivant la consolidation de politiques culturelles inscrites dans le long terme. Il occupa ensuite les portefeuilles de l'Éducation nationale puis des Affaires étrangères. Malgré la diversité de ces responsabilités, le fil conducteur demeura le même : former l'être humain par l'éducation et préserver l'image du pays à l'extérieur par le dialogue culturel, plutôt que par le seul recours à la puissance ou aux intérêts.

À l'entrée dans le XXI^e siècle, le temps semblait avoir changé, mais le besoin de sens ne s'était pas amoindri. En 2013, Jack Lang revint au cœur de son projet le plus emblématique, en prenant la présidence de l'Institut du monde arabe. Il n'en était plus alors le fondateur, mais le gardien. Il s'attacha à moderniser l'Institut, à le relier aux nouvelles générations et à en préserver la vocation de lieu de pensée dans un temps dominé par la vitesse et la simplification.

Ainsi, la chronologie de Jack Lang s'étend d'une enfance dans la France de l'après-guerre à une institution dressée sur les rives de la Seine, témoin de la possibilité de la rencontre entre les mondes. L'Institut du monde arabe ne fut pas seulement une étape finale, mais l'aboutissement d'un parcours entier : celui d'un homme convaincu que, lorsqu'on accorde à la culture sa place naturelle, elle devient la forme la plus sincère de la politique et le visage le plus durable de l'histoire.

Récits célestes

70 | LES « MUALLAQAT » UN HÉRITAGE CIVILISATIONNEL DE LA LANGUE ARABE

Par Nassera Benamra

Les sept poèmes suspendus comptent parmi les plus importantes œuvres littéraires de l'histoire de la littérature arabe. Il s'agit d'un ensemble de poèmes préislamiques qui se distinguent par leur qualité et la beauté de leur expression linguistique. Ils sont connus sous le nom de « Muallaqat », en raison de leur grande valeur aux yeux des Arabes d'autrefois. On dit qu'ils étaient accrochés aux murs de la Kaaba en signe d'honneur et de reconnaissance pour leur importance littéraire.

Le rôle des « Muallaqat » dans la formation de l'identité culturelle arabe

Les poètes des sept « Muallaqat » comptent parmi les plus éminents et les plus importants poètes de l'époque préislamique. Leurs poèmes se distinguent par leur style artistique unique et leurs significations profondes, ce qui leur a permis de perdurer jusqu'à aujourd'hui en tant que patrimoine poétique immortel.

Les Muallaqat mémorisent la vie des Arabes avant l'islam, décrivant en détail leur mode de vie, leurs mœurs et leurs valeurs sociales. Les poèmes abordent des thèmes variés tels que la générosité, le courage, l'amour, la séparation et la nature, et exprimant la fierté des Arabes pour leur identité et leur mode de vie.

En outre, les « Muallaqat » constituent une référence linguistique et historique inégalée, car elles reflètent la beauté et la puissance de la



langue arabe dans la description des significations et sa capacité à leur donner vie.

C'est pourquoi elles sont enseignées dans différentes écoles et universités de lettres, et sont étudiées et analysées comme un élément de base de la littérature arabe classique. Elles ont été appelées « les poèmes suspendus » parce que les Arabes les ont choisies parmi leurs poèmes et les ont écrites à l'or sur de la soie. Et, selon d'autres, à l'eau d'or sur des Qabatiya (vêtements fins, délicats et blancs, fabriqués en Égypte à partir de lin), puis les ont accrochés aux angles de la Kaaba, ou selon d'autres, à ses rideaux, et certains ont ajouté qu'ils se prosternaient devant eux comme ils se prosternaient devant leurs idoles (histoire non confirmée par tous les spécialistes).

Quant à ces poèmes issus d'anthologies, nous ne les rejetons pas. En effet, à l'époque préislamique, les Arabes componaient des poèmes aux quatre coins du monde, sans nécessairement y prêter attention, jusqu'au moment où ils se rendaient à La Mecque lors d'un rassemblement annuel pour les présenter aux Quraychites. Si ceux-ci les appréciaient, ils les diffusaient, ce qui faisait la fierté de leur auteur ; dans le cas contraire, ils les rejetaient et ces poèmes tombaient dans l'oubli.

Les sept « Muallaqat » ont joué un rôle important dans la formation de l'identité culturelle de la littérature arabe, car elles ont contribué à établir les règles de la langue poétique et à la rendre plus profonde et plus expressive. Elles reflètent également la philosophie des Arabes sur la vie, la dignité et le courage, ce qui les rend encore aujourd'hui, dignes d'étude et d'admiration.



Les poètes les plus célèbres des Sept Poèmes suspendus

Les Sept Poèmes suspendus (المعلقات السبع) comprennent des poèmes de sept des poètes les plus célèbres de l'époque préislamique. Chacun ayant son propre style et ses propres thèmes qui caractérisent ses poèmes. Ces poètes sont : Imrou' el-Qays, Zuhayr ibn Abi Salma, Tarfa ibn el-Abd, Labid ibn Rab'i'a, Amr ibn Kulthum, Antara ibn Shaddad et El-Harith ibn Haliza.

Chacun de ces poètes a présenté un poème unique dans son style, ses expressions et ses thèmes, ce qui lui a valu une grande estime parmi les Arabes d'hier et d'aujourd'hui.

Les spécialistes rapportent que Hammad el-Rawi est le premier à avoir rassemblé les sept longs poèmes, et à en rapporter les hadiths. Selon certaines sources, les premiers poèmes accrochés à l'époque de « la Jahiliya » (période antéislamique) étaient ceux d'Imrou' el-Qays, accrochés à l'un des coins de la Kaaba pendant la saison, afin qu'ils puissent être vus, puis retirés. Les poètes ont ensuite suivi son exemple, ce qui était une source de fierté pour les Arabes à cette époque dite de la Jahiliya.

Exemples des sept poèmes et leurs thèmes

-Le poème d'Imrou' el-Qays

Imrou' el-Qays est considéré comme le pionnier de la poésie préislamique. Son poème est connu pour son début magnifique intitulé « Qafa nabki min dhikra habibi wa manzil » (Pleure, ô ma bien-aimée, en souvenir de mon amour et de ma maison), dans lequel il commence par évoquer sa bien-aimée et lui faire la cour, puis passe à parler d'aventures et de batailles.

La mu'allqa d'Imrou' el-Qays est célèbre pour sa description précise de la nature, en particulier de la pluie et des torrents, et pour sa description émouvante et inspirante de l'amour et de la séparation.

-La mu'allqa de Tarfa ibn al-Abd

La mu'allqa de Tarfa ibn el-Abd se caractérise par un style philosophique, où il médite sur la vie et la mort et parle du courage face au destin.



Le poème commence par évoquer sa bien-aimée et ses souvenirs, puis aborde la nature éphémère de la vie et souligne l'importance de profiter du moment présent.

Ce thème reflète la nature changeante de la vie des Arabes et leurs valeurs, qui s'adaptent aux conditions difficiles du désert.

-Mu'allqa de Zouhair ibn Abi Salma

Le poème de Zouhair est connu pour son orientation morale et philosophique, abordant les thèmes de la sagesse, de la paix et du pardon. Il est considéré comme l'un des poètes les plus éminents, se distinguant par son style clair et pur. Son poème exprime des opinions et des idées sociales telles que la coopération et la paix entre les tribus.

-Mu'allqa d'Antar ibn Shaddad

Antar ibn Shaddad est un poète connu pour son courage, et sa Mu'allqa est considérée comme le reflet de sa personnalité unique. Son poème traite de la fierté de soi, de la fierté de ses origines et du courage au combat. Il est également célèbre pour ses vers chastes à l'adresse de sa bien-aimée Abla, dans lesquels il lui exprime son amour avec beauté et sincérité.

-Mu'allqa de Labid ibn Rabia

La Mu'allqa de Labid se concentre sur l'idée du temps et des changements que traverse l'être humain, et dépeint l'effet du temps sur l'homme et la nature, à travers la description des maisons vides que les gens ont quittées.

-La Mu'allqa d'El-Harith ibn Haliza

La Mu'allqa d'El-Harith ibn Haliza traite de l'arbitrage entre les tribus des Banu Bakr et des

Banu Taglib, et se distingue par son discours sur les valeurs tribales et la fierté des lignées. Son poème est considéré comme l'un des plus célèbres exprimant la fierté de l'appartenance tribale et affirmant la place et les valeurs de la tribu.

-La Mu'allqa d'Amr ibn Kulthum

La Mu'allqa d'Amr ibn Kulthum est connue pour souligner sa fierté et son courage, car elle évoque sa gloire, sa tribu et leur place parmi les tribus.

Elle se caractérise par la force de son style et son esprit de défi, et fait partie des poèmes qui mettent en avant la puissance des Arabes, leur fierté et leur capacité à se défendre avec courage.

Les Muallaqat se caractérisent par leur style poétique somptueux, les poètes ayant utilisé dans leur construction de nombreuses figures de style telles que la comparaison, la métaphore et la métonymie, ce qui leur confère une esthétique particulière, gravée dans la mémoire de la littérature arabe.

Les poèmes abordaient également des thèmes variés, tels que l'amour, la fierté, la satire, la description et la sagesse, ce qui leur permettait de refléter la vie des Arabes préislamiques dans toute sa diversité et leurs sentiments envers ce qui les entourait.

En fin de compte, les sept Muallaqat restent parmi les plus belles œuvres littéraires que nous a laissées la civilisation arabe préislamique. Ces poèmes ont contribué à construire le patrimoine poétique arabe et l'ont enrichi, lui permettant d'exprimer les sentiments et les émotions de l'être humain à travers les âges et les lieux. ■





LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-là

14- LE JEUNE MUSULMAN ET LA LANGUE ARABE

Par Cheikh Abdelali Mamoun

À l'école de langue arabe, dialogue entre un élève et son professeur :

- Eh Rachid ! T'es avec nous ou tu rêvasses encore ?
- Ah pardon Oustaz, chuis désolé mais moi, ça me saoule votre cours, je sais même pas pourquoi je suis ici à essayer de vous écouter. D'abords je comprends rien et en plus je vois pas à quoi ça va me servir d'apprendre l'arabe alors qu'on vit en France ?! Ici on parle français, non ?
- Tu as raison mon cher, ici on parle français, mais d'abord, apprendre des langues, c'est toujours mieux que de les ignorer car comme le dit le dicton Bambara : « Celui qui apprend la langue d'un peuple, se préservera de leur mal ». Ensuite, saches que c'est par le biais de la langue que se transmettent les connaissances et les cultures des autres, ce qui contribue à enrichir ton savoir, te valorise et te rend moins bête.
- Ouais, ouais, mais moi j'en n'ai rien à fou... oups... pardon, je voulais dire, rien à faire des cultures des autres, à quoi ça me sert à moi tout ça ?!!!
- Et bien ! En voilà un qui fait preuve d'ignorance complexe et d'un complexe d'ignorance !
- Complexé de quoi, c'est quoi ce délire, je comprends rien Monsieur ?!
- En arabe, on appelle ça « Djahl Mourakkab » ce qui signifie « ignorer même son ignorance et ne pas s'en soucier », ce qui est encore plus grave. Saches mon petit que Dieu a créé l'homme avec cette capacité d'apprendre et de méditer ce savoir et ainsi de s'élever au dessus de toutes les autres créatures. Dieu n'a-t-il pas transmis à Adam tout ce savoir des choses et c'est ce qui permit aux anges de s'incliner devant lui ?

Ne dit-il pas qu'il élève à des degrés élevés parmi ses serviteurs croyants ceux qui ont le savoir et la connaissance ? Et bien seule la maîtrise de la langue te permet d'acquérir ce savoir qui t'élève en noblesse au dessus des autres ignorants.

Seule la compréhension des langues te permettra d'acquérir toutes ses connaissances et en particulier la langue arabe qui te donnera accès à la parole d'Allah révélée en arabe et d'en comprendre ses sens, sa profondeur, ses mystères et te dévoilera ses secrets, et tu seras de ceux



qu'Allah a comblé de sa lumière divine. Mais ça, je ne sais pas si tu es capable d'en saisir le sens et de le comprendre.

Tu ne peux pas te contenter de ce peu de vocabulaire pour exprimer la complexité et la diversité de ce que tu ressens, de ce que tu as envie de transmettre aux autres. Souvent, tu ne trouves pas tes mots pour dire le fond de ta pensée avec précision, alors les gens ne te comprennent pas et toi tu t'isoles de plus en plus par peur de ne pas être compris.

Savais-tu que parler l'arabe c'est parler une langue qui dispose de plusieurs millions de mots et terminologies et même de plusieurs sens pour un même mot, prenons un exemple : Le mot « 'ayn » sais-tu combien de sens à ce mot ? Et bien le grand linguiste, auteur de la plus grande encyclopédie dictionnaire de la langue arabe avec pas moins de 21 tomes dit que ce mot « 'ayn » à plus d'une centaine de sens ; Il signifie : La source, la rivière, l'œil, l'observation, la vue, la 18ème lettre de l'alphabet, le mauvais œil, l'espion, le notable, les habitants, les propriétaires de la maison, l'essence d'une chose, la prunelle, la considération, la désignation, la réalité, la présence, le rachat d'une vente pour pratiquer l'usure masquée, l'argent, le dinar, le raisin, les frères, il signifie aussi protection et être sous l'aile de, suivre les instructions, mon accompagnement ainsi que bien d'autres sens...

– Waw !!! Tout ça avec un seul mot ! C'est incroyable !!! – Oui et bien plus encore, et tout cela pour t'aider à exprimer avec précision le fond de ta pensée mais aussi comprendre celui de la pensée des autres comme par exemple les exhortations de l'imam qui nous enseigne la religion. N'est ce pas là un immense bienfait qu'Allah nous a accordé et avec lequel il nous élève au dessus des autres créatures sur terre ?

– Ah ouais, oustaz, je n'avais jamais vu les choses sous cet angle, c'est magnifique !

– Et bien, j'espère que maintenant tu seras plus attentif en cours ?

– Oui, Monsieur, oui, allons-y, continuez c'était quoi au fait la leçon du jour ?

– Nous étions en train de conjuguer le verbe KATABA au passé « El Madhy » ...





Des débuts du christianisme au Levant jusqu'à Sarcelles aujourd'hui en passant par le Caire, les chrétiens arabophones témoignent de l'universalité de la langue arabe. Le frère Emmanuel Pisani, directeur de l'Institut dominicain d'études orientales au Caire, nous livre son témoignage.

« Depuis quatre ans que je prie le bréviaire (livre de prières catholique) en arabe, tous les jours, je peux dire qu'il s'agit d'une expérience de renouvellement intérieur, explique Emmanuel Pisani, dont la communauté de frères dominicains prie en arabe trois fois par jour, suivant une tradition qui remonte aux premiers siècles du christianisme. Le passage par la traduction, quelle que soit la langue, permet toujours de réentendre les textes bibliques comme une parole vivante, en les soustrayant au risque d'une récitation routinière qui finit par oublier le sens. »

Dès les débuts du christianisme, avant l'arrivée de l'islam, des tribus arabes entières deviennent chrétiennes, souvent dans des formes orientales : monophysite, selon laquelle Jésus ne possède qu'une seule nature divine ayant absorbé la nature humaine ; ou nestorienne, qui affirme l'union en Jésus de deux personnes divines et humaines. Toujours est-il que l'épig-

Résonances abrahamiques

12 | CES CHRÉTIENS QUI PRIENT EN ARABE

Par Raphaël Georgy

raphie (l'étude des inscriptions matérielles) et la poésie attestent qu'ils utilisent déjà le mot « Allah » pour désigner le Créateur de l'univers. Alors que les chrétiens ne sont pas encore entièrement séparés du judaïsme dans lequel ils sont nés, l'usage de l'arabe n'est pas une rupture pour eux. Au contraire. « Prier en arabe, tant qu'il s'agit d'une langue sémitique, ouvre la prière à une profondeur de résonances propres à chaque racine, créant des ponts, des relations entre les mots, des contacts sémantiques, suggérant des rapprochements qui dilatent l'intelligence du cœur et ne sont pas sans susciter parfois émerveillement. D'une certaine manière, prier en arabe permet de se rapprocher de l'expérience de la lecture du texte hébreu originel », explique le directeur de l'Institut dominicain d'études orientales au Caire.

L'expansion de l'islam, au VII^e siècle de l'ère chrétienne, voit des califes régner sur des populations majoritairement chrétiennes en Syrie, en Égypte et en Mésopotamie. C'est par nécessité administrative et sous l'attraction culturelle de la nouvelle puissance dominante qu'elles intègrent à leur tour l'arabe. Ces chrétiens expriment leurs joies et leurs espoirs quotidiens de la même façon que les musulmans, entre Inchallah, Alhamdulillah, Bismillah et Masha'allah. Moins de 250 ans après l'Hégire, les chrétiens de Syrie avaient déjà besoin d'une Bible en arabe : le Codex Arabicus 151, un manuscrit qui contient les Actes des apôtres (le récit des premières communautés

chrétiennes) et les Lettres de Paul (qui les encourage) traduites en arabe par Bishr Ibn Al-Sirri, chrétien de Damas. Il n'est pas rare que ces bibles en arabe empruntent au vocabulaire islamique dans le texte lui-même, ou en appelant ses chapitres « Surah ».

L'Église melkite va jusqu'à adapter ses chants byzantins dans les modes musicaux arabes. Les maronites, au Liban, mêlent chants en syriaque, issu de l'araméen qui était la langue de Jésus, et mélodies arabes. Les chrétiens en Égypte abandonnent progressivement la langue copte, descendante de l'égyptien pharaonique, pour l'arabe entre le IX^e et le XVII^e siècles.

Aujourd'hui, la France abrite la plus grande communauté de chrétiens d'Orient en Europe, entre 400 000 et 500 000 personnes. L'église Saint-Thomas Apôtre à Sarcelles (Val d'Oise), de tradition chaldéenne, est l'une des plus grandes églises orientales d'Europe. À Paris, les maronites célèbrent la messe en arabe et en français à l'église Notre-Dame du Liban.



« À l'Institut dominicain au Caire, le frère Serge de Beaurecueil a proposé jadis une traduction des psaumes à partir de l'arabe coranique. Cette traduction demeure pleinement fidèle au psautier mais elle est colorée par la langue du Coran, raconte le frère Emmanuel. Ainsi, vivant en Égypte où la récitation coranique accompagne le quotidien, cette prière est pour moi un lieu de proximité, une manière de me tenir auprès des musulmans devant Dieu ». ■





Le Coran m'a appris

30 | QUE LES MOTS ONT UNE ÂME

Par Cheikh Khaled Larbi

Tous les mots ne se valent pas. Certains guérissent sans toucher, d'autres blessent sans laisser de trace visible. Il y a des paroles qui éclairent un chemin, et d'autres qui obscurcissent une vie entière.

Le Coran m'a appris que parler n'est jamais neutre. Parler, c'est agir. Parler, c'est prendre position. Parler, c'est parfois construire... et parfois détruire.

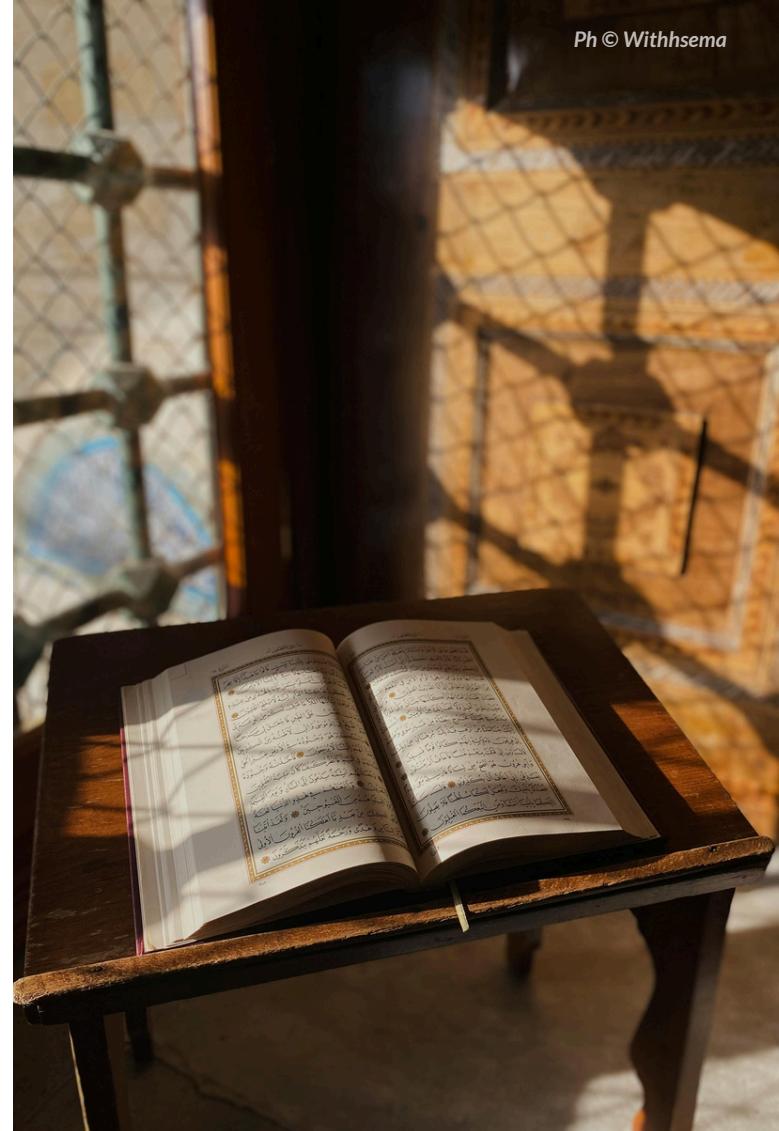
Dans la vision coranique, la parole n'est pas un simple son articulé, ni un outil social ordinaire. Elle est un dépôt moral, une responsabilité confiée à l'être humain. Allah ne traite jamais la parole comme un détail secondaire : elle est liée à la foi, à la justice, à la sincérité, et même au salut.

« Il ne prononce aucune parole
sans qu'un observateur attentif
ne soit prêt à l'enregistrer. »

Sourate Qāf, v. 18

Ce verset, souvent cité, est pourtant rarement médité dans toute sa profondeur. Il rappelle une vérité dérangeante : nos mots nous survivent. Ils sont consignés, portés, conservés. Ils deviennent des témoins, pour nous ou contre nous.

Parler est un acte moral. Le Coran m'a appris que la parole engage l'âme.



Ce n'est pas seulement ce que l'on dit qui compte, mais comment, quand et pourquoi on le dit. C'est pourquoi le Coran ne se contente pas d'interdire la mauvaise parole ; il éduque à la bonne parole.

Il valorise la parole vraie (*qawl sadīd*), la parole juste (*qawl 'adl*), la parole douce (*qawl layyin*), la parole noble (*qawl karīm*)

Même face à Pharaon, symbole ultime de l'injustice, Dieu ordonne à Moïse et Aaron :

« Parlez-lui avec douceur. Peut-être
se rappellera-t-il ou craindra-t-il [Dieu]. »

Tā Hā, v. 44

Cette injonction est vertigineuse : la vérité n'autorise jamais la brutalité.

La justesse du message ne dispense pas de la justesse du ton.

Le croyant n'est donc pas celui qui parle fort, ni celui qui parle beaucoup, mais celui qui parle avec conscience.

La parole qui élève et la parole qui détruit
Le Coran établit une comparaison saisissante :

« Une bonne parole est comme un arbre aux racines solides, dont les branches s'élèvent vers le ciel. Il donne ses fruits en toute saison, par la permission de son Seigneur. »

Ibrahim, v. 24-25

La parole juste est féconde. Elle s'enracine, elle dure, elle nourrit. Elle dépasse souvent l'intention initiale de celui qui l'a prononcée.

À l'inverse, la parole mauvaise est décrite comme un arbre déraciné, sans stabilité, promis à la disparition. Pourtant, avant de disparaître, elle peut ravager des cœurs, briser des réputations, semer la discorde.

Le Prophète ﷺ l'a résumé avec une clarté implacable : « L'homme peut prononcer une parole qu'il juge insignifiante, et à cause d'elle il chutera en Enfer plus profondément que la distance entre l'Orient et l'Occident. » (Sahîh el-Boukhâri) Ce hadith n'exagère pas : il réveille.

Il nous rappelle que le danger ne réside pas seulement dans les grands péchés visibles, mais dans les mots lâchés sans conscience.

L'arabe coranique : une langue de précision et de responsabilité

Le Coran m'a appris que la langue, en particulier l'arabe coranique, est une langue de rigueur morale. Chaque mot y est choisi, pesé, situé. Les nuances ne sont jamais décoratives : elles sont éthiques.

Dire Haqq (vérité), ce n'est pas dire Sidq (sincérité).

Dire Ghibah (médisance) n'est pas dire Buhtan (calomnie).

Chaque terme porte une responsabilité spécifique.

Ainsi, le Coran ne condamne pas seulement le mensonge, mais aussi la moquerie, la suspicion, la diffamation, la parole humiliante, la parole qui divise.

« Ô vous qui avez cru !
Évitez trop de conjectures...
et ne médisez pas les uns des autres. »

ElHujrât, v. 12

Parler devient alors un acte de foi, et se taire peut devenir un acte d'adoration.

Aujourd'hui : parler moins, parler juste

À l'ère des réseaux sociaux, de l'instantanéité et de la parole publique permanente, ce message coranique est d'une actualité brûlante. Jamais les mots n'ont autant circulé. Jamais ils n'ont été aussi peu réfléchis.

Un message écrit en quelques secondes peut vivre des années.

Une parole publique peut façonner une réputation, nourrir une haine, ou ouvrir une brèche de réconciliation.

Le croyant est donc appelé à une écologie de la parole : mesurer avant de publier, réfléchir avant de commenter, se taire quand la parole ne répare pas.

Le Prophète ﷺ disait : « Que celui qui croit en Dieu et au Jour dernier dise du bien... ou qu'il se taise. » (Sahîh Mouslim)

Ce silence n'est pas faiblesse. Il est maîtrise. Il est lucidité. Il est parfois plus éloquent que mille discours. Éduquer, c'est apprendre à parler... et à se taire

Le Coran m'a appris que l'éducation véritable ne commence pas par les livres, mais par la parole quotidienne : celle que l'on adresse à un enfant, à un conjoint, à un collègue, à un adversaire.

Apprendre à parler, c'est apprendre à : nommer sans humilier, corriger sans écraser, conseiller sans dominer.

Et parfois, éduquer, c'est apprendre à retenir sa langue, à laisser l'autre respirer, à ne pas transformer chaque désaccord en combat.

*Le Coran m'a appris que les mots ont une âme.
Qu'ils portent une lumière... ou une brûlure.
Qu'ils peuvent réparer ce que les mains ne
peuvent atteindre, ou détruire ce que le temps
seul aurait apaisé. Alors je parle moins.
Mais je parle juste. Parce qu'un jour,
mes mots parleront pour moi.*



SABIL AL-IMAN

éclats spirituel de la semaine

91

LA LANGUE ARABE :
UN CHEMIN DE FOI
AVANT D'ÊTRE UNE IDENTITÉ



*Elle ne m'a pas choisi par le sang.
Je l'ai approchée par l'effort.
Elle ne m'a pas élevé par l'origine,
Mais par le sens.*



Par Cheikh Khaled Larbi

La langue arabe n'est pas entrée dans ma vie comme un héritage automatique, mais comme une discipline patiente. Elle ne m'a rien promis d'emblée. Elle m'a demandé du temps, de la persévérance, de l'humilité. Et c'est précisément ainsi qu'elle est devenue, pour moi, un chemin de foi avant d'être un marqueur culturel.

Allah dit :

إِنَّا أَنْزَلْنَاهُ قُرْآنًا عَرَبِيًّا لِّعَلَّكُمْ تَعْقِلُونَ

Nous l'avons fait descendre, un Coran en langue arabe, afin que vous raisonnez.

Sourate Yusuf, v. 2

Ce verset est fondamental. Il ne dit pas : afin que vous revendiquiez, ni afin que vous dominiez, mais « *afin que vous compreniez* ». Le choix de la langue arabe pour la Révélation n'est ni ethnique, ni identitaire, ni culturel au sens fermé du terme. Il est pédagogique, sémantique et spirituel. Une langue choisie pour le sens, non pour le sang.

L'islam n'a jamais sacré un peuple. Il a sacrifié un message.

Le Coran ne dit jamais que l'arabe est supérieure par essence, ni que les Arabes sont porteurs d'un privilège spirituel. Au contraire, il rappelle sans cesse que la valeur d'un être humain ne réside ni dans sa langue maternelle, ni dans son origine, mais dans sa conscience morale.

« *Le plus noble d'entre vous, auprès de Dieu, est le plus pieux.* »

El-Houjourât, v. 13

La langue arabe est donc sacrée par ce qu'elle porte, non par ceux qui la parlent. Elle est un réceptacle du message, non un étandard identitaire. Confondre les deux, c'est trahir l'esprit même de la Révélation. Les maîtres du sens n'étaient pas arabes.



L'histoire de l'islam est sans ambiguïté : les plus grands serviteurs du texte n'étaient pas arabes de naissance.

ElBoukhârî venait de Boukhara. Mouslim était persan.

El-Ghazâlî n'était pas arabe. El-Tirmidhî non plus.

Ils n'ont pas hérité de l'arabe par le sang. Ils l'ont appris par discipline. Par rigueur. Par respect du texte.

Ils se sont soumis à la langue pour accéder au sens, et non l'inverse. Leur rapport à l'arabe n'était ni folklorique ni identitaire : il était spirituel et méthodologique. Ils savaient qu'on ne peut pas interpréter un message divin avec légèreté linguistique.

LA SACRALITÉ DE LA LANGUE, NON CELLE DES PEUPLES

Dans l'islam, la langue arabe est honorée parce qu'elle est le lieu de la Révélation, mais jamais au détriment des autres langues.

Le Coran rappelle lui-même que la diversité linguistique est un signe divin :

« [Parmi Ses signes : la diversité de vos langues et de vos couleurs.](#) »

ErRûm, v. 22

Ainsi, apprendre l'arabe n'efface pas les autres langues. Il ne nie pas les identités.

Il les ordonne autour du sens.

L'arabe devient alors un outil de compréhen-

Ph © Sedanur Kunuk





sion, non une frontière. Un moyen d'approche, non une prétention.

APPRENDRE L'ARABE : UN EFFORT SPIRITUEL

Apprendre l'arabe, ce n'est pas seulement acquérir une compétence linguistique. C'est accepter une ascèse intellectuelle et intérieure. C'est accepter de ne pas comprendre immédiatement, ralentir face au texte, suspendre ses certitudes, purifier son intention.

L'arabe oblige à l'humilité. Il résiste aux lectures rapides. Il impose la précision.

Il rappelle que le sens ne se donne pas à celui qui le consomme, mais à celui qui le cherche sincèrement.

Apprendre l'arabe, ce n'est pas revendiquer une supériorité.

C'est accepter une responsabilité devant la Parole.

EN FRANCE : FOI, LANGUE ET CITOYENNETÉ

En France, aujourd'hui, des enfants, des convertis, des imams non arabophones apprennent l'arabe sans idéologie et sans nostalgie. Ils l'apprennent dans les mosquées, les écoles, les familles, non pour se distinguer, mais pour comprendre.

La langue devient alors un outil d'accès au sens, un moyen d'éviter les contresens, une protection contre les lectures simplistes.

Elle n'est ni un repli, ni un signe d'exclusion. Elle est une quête de cohérence entre foi et raison, pleinement compatible avec la citoyenneté française.

Alors je conclue ainsi : la langue arabe ne m'appartient pas. Je lui appartiens par l'effort, par la patience, par la fidélité au sens. Elle ne m'élève pas par ce que je suis, mais par ce que je cherche à comprendre.

Elle n'est pas mon identité. Elle est mon chemin. Et sur ce chemin, je ne marche pas pour paraître, mais pour approcher, un peu plus humblement, la Parole de Dieu.





Invocation



Ô Allah,

Toi qui as fait de la langue un signe parmi Tes signes,
et des mots un refuge pour les cœurs en quête de vérité,

Ne fais pas de la langue arabe un mur qui divise,
mais une clé qui éclaire,
non un marqueur d'origine,
mais un chemin de compréhension.

Ô Allah,

Nous qui Te parlons avec des langues multiples
et Te cherchons avec des cœurs semblables,
accorde-nous de comprendre Ton Livre

avant de le réciter,
d'en vivre le sens
avant d'en revendiquer la forme.

Fais de l'arabe, pour nous,
une langue de lumière et non de supériorité,
une langue de responsabilité et non d'orgueil,
une langue qui rapproche l'homme de Toi
et l'homme de son frère.

Āmīn Ô Seigneur des mondes





Le Hadith de la semaine

87 | IL EST, DANS L'ÉLOQUENCE, UNE PART QUI RELÈVE DE L'ENCHANTEMENT

Par Cheikh Younes Larbi

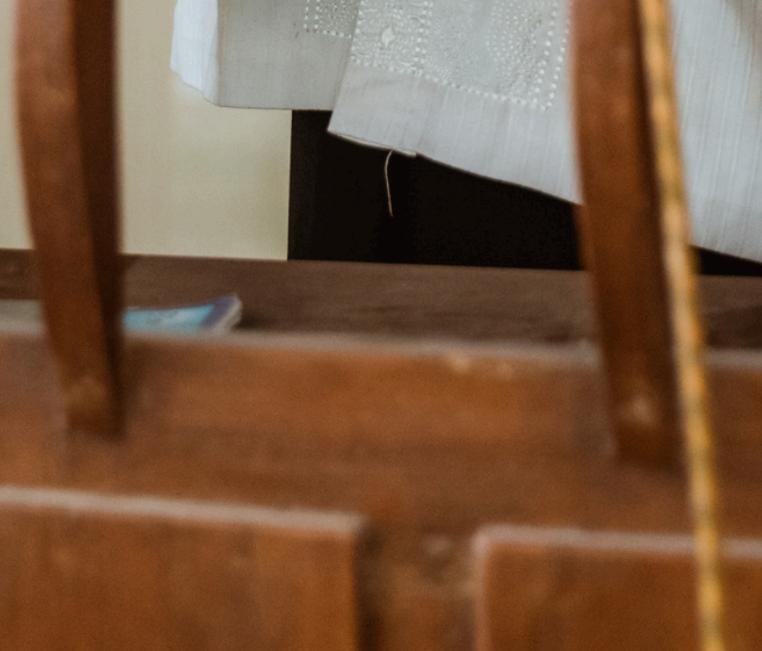
Abd Allâh ibn Omar, qu'Allah les agrée tous deux, rapporte que deux hommes venus de l'Orient prirent la parole devant les gens. Ceux-ci furent frappés par la force de leur éloquence, et le Messager d'Allah ﷺ dit alors :

« Il est, dans l'éloquence, une part qui relève de l'enchantement. »

RAPPORTÉ PAR EL-BOUKHÂRÎ

La langue arabe, par la précision de son lexique et la richesse de sa structure rhétorique, possède une capacité remarquable à exprimer les significations les plus subtiles et à transmettre les idées avec une clarté achevée. Elle ne se réduit pas à de simples mots prononcés, mais constitue un instrument à la fois intellectuel et spirituel, agissant profondément sur la compréhension de l'être humain et sur ses réactions intérieures.

La langue arabe possède cette aptitude singulière à relier le sens, l'imaginaire et l'impact psychologique, au point de laisser dans les cœurs une empreinte plus profonde que celle d'une simple démonstration rationnelle. C'est à cette réalité que le Prophète ﷺ a fait allusion lorsqu'il a comparé certaines formes de discours à la magie, voire à l'enchantement : une parole mesurée, maîtrisée et réfléchie peut toucher les cœurs et les orienter, tout comme la magie agit sur l'âme, que ce soit pour affirmer la vérité ou, au contraire, pour travestir le faux.



D'un point de vue rationnel, on peut dire que l'éloquence repose sur trois éléments fondamentaux : le sens, l'expression et l'impact psychologique. La langue arabe réunit ces trois dimensions de manière harmonieuse et intégrée ; elle se distingue par la richesse de son vocabulaire, choisi avec une grande précision, et par la diversité des relations qu'elle établit entre les mots et les significations. Elle possède ainsi une force d'influence sur l'âme du récepteur qui dépasse la simple transmission de l'information.

De ce fait, l'éloquence arabe n'est pas un art purement formel, mais un instrument intellectuel permettant à l'orateur d'orienter les pensées et de susciter les émotions. C'est en ce sens que le hadith du Prophète ﷺ met en lumière la puissance du discours éloquent sur les âmes, qu'il soit employé au service du bien ou, à l'inverse, au service du mal.

Cette scène historique, que certains savants identifient comme impliquant 'Amr ibn el-Ahtham et Az-Zibriqân ibn Badr, tous deux membres de la délégation de Banoû Tamim, venue auprès du Prophète ﷺ en l'an neuf de l'Hégire, constitue une illustration concrète et éloquente du sens et de la finalité de ce hadith. Az-Zibriqân ibn Badr se présenta alors en mettant en avant son rang et son autorité parmi les siens, utilisant l'éloquence pour se glorifier et magnifier sa propre personne. La réplique de 'Amr ibn el-Ahtham, brève mais

d'une grande portée, révéla un autre aspect de la réalité et montra comment une parole peut, selon l'intention de celui qui la prononce et le contexte dans lequel elle est formulée, dresser un portrait totalement différent d'un même individu.

Cet échange verbal produisit un effet manifeste sur l'assemblée, au point qu'il apparut clairement que les mots peuvent transformer les significations dans les esprits et renverser les impressions dans les cœurs. C'est là que se dévoile pleinement le sens de la parole prophétique : « *Il est, dans l'éloquence, quelque chose qui relève de la magie* », c'est-à-dire que lorsque le discours est utilisé pour la vanité, la dissimulation ou l'embellissement du faux, il acquiert une puissance d'influence comparable à celle de la magie, détournant les cœurs des réalités.

Quant à l'éloquence mise au service de la manifestation de la vérité et de l'éclaircissement des sens, sans altération ni tromperie, elle constitue une éloquence louable et légitime, car elle mobilise l'énergie de la langue au service de la vérité et fait de la rhétorique un moyen de guidée plutôt qu'un instrument d'égarement.

Ce hadith nous enseigne également que la langue arabe est un outil de guidée et d'orientation, et que la force de l'éloquence ne se limite pas à un effet sonore ou esthétique, mais englobe l'intellect, le cœur et l'âme. La langue arabe, capable d'unir la beauté du style, la précision du sens et l'impact psychologique, est une immense grâce divine, comme Allah - Exalté soit-Il - le dit : « **Le Tout Miséricordieux, Il a enseigné le Coran, Il a créé l'homme et Il lui a enseigné l'éloquence** » (ErRahmân : 1-4)

Dès lors, on peut affirmer que la langue arabe n'est pas seulement un moyen de communication, mais un vecteur destiné à éveiller les cœurs et à éclairer les esprits. C'est ce qui fait d'elle un instrument fondamental de la prédication et de la diffusion de la vérité, doté d'une force d'influence considérable lorsqu'elle est employée avec sagesse, responsabilité et crainte d'Allah.

Le vrai du faux

PROPOS POPULAIRE, ET NON HADITH :
63 | 'LA LANGUE ARABE EST LA LANGUE DES GENS DU PARADIS'

Par Cheikh Rachid Benchikh

De nombreuses formules se sont répandues sur les lèvres des gens et se sont transmises de génération en génération, au point de s'ancrer dans l'esprit du grand public, et même de certains érudits, comme s'il s'agissait de paroles issues du hadith prophétique authentique. Or, il n'en est rien. Certaines de ces formules proviennent en réalité de savants, de sages ou plus simplement de proverbes populaires, assez courants ; d'autres ont été forgées par amour pour la religion ou bien dans un souci d'intention bienveillante, mais sans vérification aucune, ni examen rigoureux.

C'est dans ce souci qu'a été conçue la présente rubrique intitulée : « Propos populaires, mais non des hadiths authentiques ». Elle se propose d'examiner ces maximes, ou formules, avec sérénité et rigueur scientifique, d'en identifier les sources, d'en déterminer le degré d'authenticité et de les évaluer à l'aune de la loi islamique, sans minimiser la valeur de la

vérité ni faire preuve d'un rigorisme déplacé. Cette démarche s'inscrit dans le respect de la parole du Prophète ﷺ : « *Quiconque profère délibérément un mensonge à mon sujet, qu'il se prépare une place en Enfer.* »

Et la formule examinée cette semaine est : « *La langue arabe est la langue des gens du Paradis.* »

Il s'agit d'une formule largement répandue, fréquemment reprise par certains et abondamment invoquée pour défendre la langue arabe, au point que beaucoup l'ont crue être un hadith prophétique authentique. Origine de la formule : cette expression n'est pas un hadith établi attribué au Messager d'Allah ﷺ et n'a été rapportée sous aucune forme authentique dans les recueils reconnus de la Sunna. Quelques récits apocryphes aux formulations voisines ont certes circulé, mais tous sont, soit fabriqués, soit dépourvus de fondement. Il s'agit en réalité d'une parole courante issue du langage des gens.

Si l'on s'interroge sur les raisons de son accep-



tation erronée par une partie du grand public, voire, par certaines personnes disposant d'une culture religieuse superficielle, cela tient principalement au fait que l'arabe est la langue dans laquelle le Noble Coran a été révélé. Cependant, même après avoir écarté son attribution au Prophète ﷺ, la question essentielle demeure : le sens de cette formule est-il conforme, sur le plan juridique et religieux, aux principes de l'islam ? Quelles sont, par ailleurs, les caractéristiques linguistiques propres à la langue arabe ?

Il ne fait aucun doute que la langue arabe est une langue d'une grande noblesse. Allah, exalté soit-Il, l'a choisie pour Son Livre ultime, disant : « *Nous l'avons fait descendre comme un Coran en langue arabe, afin que vous compreniez* », et encore : « *en une langue arabe claire et explicite* ». De même, la compréhension correcte du Coran et de la Sunna ne peut être pleinement atteinte sans la maîtrise de la langue arabe. C'est pourquoi l'imam El-Shafi' i, qu'Allah lui fasse miséricorde, a dit : « *Il incombe à tout musulman d'apprendre de la langue des Arabes autant que ses capacités le lui permettent.* »

Quant aux spécialistes de la linguistique moderne, ils reconnaissent unanimement la beauté de la langue arabe, l'harmonie remar-

quable de sa structure et la concentration en son sein de nombreuses caractéristiques que l'on retrouve rarement réunies dans d'autres langues, que ce soit sur les plans phonétique, morphologique, syntaxique, lexical ou sémantique.

Sur le plan phonétique, la langue arabe compte vingt-huit lettres réparties sur dix-sept points d'articulation. Chaque lettre, ou groupe de lettres, possède son point d'émission propre ainsi que des caractéristiques distinctives qui la différencient des autres. Parmi ses particularités morphologiques figure le phénomène de la dérivation : le système morphologique de l'arabe permet de produire de nouveaux termes sans porter atteinte à sa structure ni à son identité. Cela en fait l'une des langues les plus riches du point de vue terminologique. Bien qu'elle se distingue par l'abondance de son vocabulaire, l'arabe présente également une autre caractéristique remarquable, connue sous le nom d'économie linguistique : un seul mot peut parfois exprimer le sens d'une phrase entière.

Du point de vue syntaxique (grammatical), la langue arabe se distingue notamment par le phénomène de la déclinaison (*i'rāb*), grâce auquel les terminaisons des mots varient selon leurs fonctions dans la phrase, assurant à la fois une grande précision sémantique et une réelle souplesse dans la construction syntaxique. Elle se caractérise également par la liberté relative dans l'ordre des constituants de la phrase : grâce à la déclinaison, le sens demeure clair, ce qui permet d'antéposer le sujet ou le complément d'objet sans risque d'ambiguïté.

Parmi les caractéristiques sémantiques de la langue arabe figure la précision de l'expression : un même sens peut être exprimé par plusieurs termes selon le contexte, comme en témoigne la diversité des appellations de l'épée ou de la pluie. Il ne s'agit pas d'une synonymie absolue, mais de distinctions subtiles et nuancées. Elle se distingue également par l'étendue de son champ sémantique et par l'usage du sens figuré et de la métaphore, ce qui a permis à la langue arabe d'intégrer et d'exprimer les sciences, les arts et la philosophie.





On trouve également le phénomène de la polysémie lexicale : un même terme peut porter plusieurs significations, dont le sens visé est déterminé par le contexte. Ainsi, le mot « 'ayn » peut désigner l'essence ou la réalité d'une chose, une source d'eau, ou encore l'organe de la vision.

Quant aux caractéristiques rhétoriques de la langue arabe, elles se manifestent par une grande capacité de représentation expressive, à travers la comparaison, la métaphore et la périphrase. Elle se distingue également par un équilibre maîtrisé entre concision et développement, permettant de répondre avec justesse aux différentes finalités du discours.

Enfin, l'harmonie profonde entre le mot et le sens confère au texte arabe, et tout particulièrement au Noble Coran, un degré exceptionnel d'éloquence et de perfection rhétorique.

En conclusion, l'énoncé « *la langue arabe est la langue des gens du Paradis* » ne constitue pas un hadith prophétique. Allah, Le Très-Haut, est Celui qui a créé toutes les langues et en a fait des signes manifestes de Son unicité. Il dit en effet : « *Parmi Ses signes figurent la création des cieux et de la terre, ainsi que la diversité de vos langues et de vos couleurs. Il y a certes là des signes pour les êtres doués de savoir* » (Sourate Ar-Rûm, verset 22).

Il s'agit plutôt d'une expression couramment employée parmi les gens, et il est possible que certains passages coraniques évoquant la révélation du message en langue arabe aient conduit certains à l'affirmer et à la défendre de cette manière. Or, la défense de la langue arabe doit reposer sur la connaissance et la véracité, non sur l'attribution de propos qui ne sont pas établis. Notre attachement à la langue du Coran devrait nous inciter à l'apprendre et à la mettre en pratique, et non à diffuser des affirmations infondées.

Car la vérité est plus digne d'être suivie, la sincérité est l'ornement du savoir, et la noblesse de l'intention ne saurait se substituer à l'authenticité de la transmission.



Mizan El-Qadhyaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE ET DE LA SAGESSE

9 | LA QUESTION DES SEPT LETTRES EL-AHRUF ES-SAB'A

Par Cheikh Younes Larbi

Nous souhaitons la bienvenue à nos honorables lecteurs du thème de ce jour, lequel figure parmi les questions les plus délicates et les plus significatives : la « *question des sept lettres* » (el-Ahruf Es-sab'a) selon lesquelles le Noble Coran a été révélé. À travers cette problématique, nous mettrons brièvement en lumière la place éminente de la langue arabe.

LA RÉVÉLATION La question des sept lettres selon lesquelles le Coran a été révélé constitue une vaste fenêtre ouverte sur la grandeur de la langue arabe, l'ampleur de ses horizons rhétoriques et la souplesse de sa capacité expressive, qui l'ont rendue apte à être le réceptacle de la Révélation ultime et la langue du Message éternel. Le Coran n'est pas descendu dans une langue figée et limitée, mais dans une langue vivante et dynamique, capable

d'embrasser la diversité des parlers et la pluralité des dialectes, sans que cela n'affecte l'unité du sens ni la sacralité du Texte.

Les hadiths authentiques du Prophète ﷺ qui sont rapportés, se sont multipliés pour affirmer que le Coran est descendu selon sept lettres. Ainsi, dans le hadith d'Ibn 'Abbâs (qu'Allah les agrée tous deux), le Messager d'Allah ﷺ a dit : « *L'ange Gabriel me l'a fait réciter selon une seule lettre ; je n'ai cessé de lui demander davantage, et il n'a cessé de m'accorder, jusqu'à ce qu'il atteigne sept lettres* » (rapporté par el-Boukhârî et Mouslim).

De même, dans le hadith d'Ubayy ibn Ka'b (qu'Allah l'agrée), le Prophète ﷺ a dit : « *Ce Coran a été révélé selon sept lettres ; récitez-en donc ce qui vous est aisé* » (rapporté par Mouslim).

Ces textes montrent avec clarté que la pluralité des lettres ne relevait nullement d'un raffinement linguistique superflu, mais constituait plutôt une manifestation de la miséricorde divine, un hommage rendu à la diversité de la langue arabe, ainsi qu'un allègement accordé à la communauté dans la réception, la mémorisation et la récitation du Coran.

DIVERSITÉ DES LANGUES ? Les savants ont divergé quant à la détermination du sens exact de ces sept lettres. Toutefois, cette divergence elle-même témoigne de la profondeur de la structure linguistique du Coran et de la richesse de ses potentialités rhétoriques. Un groupe de savants a estimé que les sept lettres correspondent à sept langues ou dialectes parmi ceux des Arabes éloquents, tels que ceux de Quraysh, de Hudhayl, de Hawâzin et d'autres, tenant compte des différences de leurs articulations phonétiques et de leurs usages expressifs. Cette opinion, adoptée par ElQâsim ibn Sallâm et Ibn 'Atîyya, et vers laquelle a penché Ibn el-Jazarî, la présentant comme l'avis de la majorité des savants, mettant clairement en évidence l'ampleur de la langue arabe et sa capacité à intégrer la diversité, sans altération du sens ni atteinte à la cohérence de l'expression.

PERFORMANCE LINGUISTIQUE ? Un autre groupe de savants considère que les sept lettres désignent plusieurs modalités de performance linguistique au sein d'une même langue, telles que la variation de la flexion grammaticale, la conjugaison des verbes, l'antéposition et la postposition, l'omission et l'ajout, la permutation et la substitution, ainsi que les différences dialectales en matière d'emphase, d'adoucissement, d'*imâla*, de prononciation claire ou assimilée, tout en maintenant l'unité du sens et la constance de l'intention. Cette orientation, défendue notamment par Ibn Qutayba, Abû el-Fadl er-Râzî et Ibn al-Jazarî, révèle la richesse intrinsèque de la langue arabe et sa capacité à exprimer une même signification sous des formes multiples, dans une harmonie remarquable entre le mot et le sens, le son et la signification.

Malgré la pertinence de cette opinion du point de vue de l'analyse linguistique et rhétorique, l'avis prépondérant chez la majorité des savants demeure que les sept lettres renvoient aux langues des Arabes. Cette interprétation s'accorde davantage avec le contexte historique de la révélation du Coran et avec la nature de la société arabe de l'époque, tout en étant soutenue par les objectifs de facilitation et de levée de la gêne que vise la Loi islamique. Ce choix met également en lumière le statut de la langue arabe en tant que langue fédératrice, capable d'unifier la communauté malgré la diversité de ses parlers.

Il convient également de souligner que les sept lettres ne se confondent pas avec les sept lectures célèbres rassemblées par l'imam Ibn Mujâhid au IV^e siècle de l'Hégire. Ces lectures ne sont en réalité que des modes de récitation *mutawâtilir* relevant de la lettre sur laquelle le calife Othman ibn 'Affân (qu'Allah l'agrée) a unifié le muş'haf, à savoir la lettre de Quraysh, dans le souci de préserver l'unité de la communauté et de protéger le Texte de toute divergence.

Ainsi, la question des sept lettres est indissociable de celle de la langue arabe elle-même : elle constitue un témoignage de son caractère miraculeux, une preuve de son immense capacité, et une démonstration de son aptitude à porter la Révélation divine avec le plus haut degré de clarté et de précision. À travers la compréhension des sept lettres, l'étudiant en sciences islamiques saisit que la diversité des lectures n'est pas une divergence contradictoire, mais une diversité complémentaire, qui enrichit le sens et dévoile la profondeur de la rhétorique coranique, ayant fait de la langue arabe, une langue éternelle jusqu'au Jour de la Résurrection.

RICHESSE DE LA LANGUE ARABE



Notre mosquée



62 | LEVEZ LES YEUX ET DÉCOUVREZ LES MOTS GRAVÉS DANS LA MÉMOIRE DE NOTRE MOSQUÉE PARTIE 8

Par Nassera Benamra

Depuis sept semaines déjà, nous faisons le tour de notre mosquée, à la recherche des mots gravés sur ses murs depuis près de cent ans. Pour cette huitième semaine, le parcours nous mène à l'intérieur, dans le patio, en passant par la porte « Bab Al-Rayane ». Sur le mur droit, à hauteur du bureau des imams, apparaissent les premiers vers du poème. Ils s'étirent discrètement le long de la faillance marron, entre le plâtre sculpté et le zellige, il y a des mots comme un fil qui relie les matières, le temps et la mémoire.

أهلا بكم يا زائرين المسجد *** قد فتحت أبوابه
للقصر
هذا المقام بالسعادة خيمت *** من حل فيه مصغر
محل يرفع
فيه الأماني والمني مجلوبة*** مثل الشعر بدت
بأجمل مشعر

أهلا بكم يا زائرين المسجد *** قد فتحت أبوابه
للقصر
هذا المقام بالسعادة خيمت *** من حل فيه مصغر
محل يرفع
فيه الأماني والمني مجلوبة*** مثل الشعر بدت
بأجمل مشعر
فلتطمئن صدوركم يوم ذكر** وصدوركم لكم كما
السؤدد

*Bienvenue à vous, visiteurs de la mosquée***

***Ses portes se sont ouvertes comme
celles d'un palais*

*En ce lieu, le bonheur a dressé sa demeure***

***Celui qui y entre voit son rang élevé
Ici, les espoirs et les vœux s'éclaircissent***

***Tels des vers apparaissant
dans le plus beau des écrins
Que vos cœurs s'apaisent au jour du rappel***

***Car ce lieu vous accueille
avec noblesse et honneur*

D'un point de vue scientifique et rigoureux, il ne m'est pas possible d'attribuer ce texte avec certitude à un poète connu. Mais son style relève de la poésie d'accueil gravée, un genre composé spécialement pour les mosquées et les palais, comme c'est le cas dans la tradition andalouse et maghrébine. Le plus souvent, l'auteur est inconnu ou il s'agit d'un texte composé par un lettré simplement rattaché au lieu. Pour le cas de la Grande Mosquée de Paris, ce poème a été et gravé à l'occasion de sa construction, et n'a pas été publié dans des recueils poétiques nous permettant de reconnaître son auteur.

Son style est proche des poèmes gravés que l'on retrouve dans les mosquées de Fès, Tlemcen et Grenade, sa langue est à la fois célébrative, symbolique et spirituelle. L'importance du lieu et de sa fonction prime sur l'empreinte personnelle du poète.

Il nous reste à faire tout le tour du patio pour recueillir ce qui reste de mots de ce poème gravés depuis 100 ans dans la mémoire de notre mosquée.





Plumes en éveil : un livre coup de cœur



LE SOLEIL D'ALLAH BRILLE SUR L'OCCIDENT NOTRE HÉRITAGE ARABE

SIGRID HUNKE

RÉSUMÉ

Alors que l'Europe se débattait dans un Moyen Âge de conflits et de blocages, le monde arabe était le théâtre d'une admirable civilisation fondée sur les échanges économiques, intellectuels et spirituels. Dans toutes les disciplines mathématiques, astronomie, médecine, architecture, musique et poésie, les Arabes multiplièrent les plus prodigieuses réalisations.

Venant d'Italie, de Sicile, d'Espagne et autres territoires soumis à la domination ou à l'influence arabe, passant par l'entremise de grands princes, comme Frédéric II de Hohenstaufen ou par le canal de nombreux voyageurs (négociants, pèlerins, croisés, étudiants), les réalisations de cette prestigieuse civilisation ont peu à peu gagné l'Europe où elles jouèrent un rôle déterminant dans l'éclosion de la civilisation occidentale.

Sigrid Hunke brosse un tableau saisissant de cette rencontre entre l'Orient et l'Occident. L'influence décisive de la civilisation arabe sur celle de l'Europe influence trop souvent passée sous silence, sinon ouvertement contestée est enfin mise en pleine lumière.



Sigrid Hunke
Le Soleil d'Allah
brille
sur l'Occident

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation de la semaine

JEAN PRUVOST

“

Le jeu des échecs, si symbolique d'une réussite résultant de la réflexion la plus poussée, vient du persan *shâh*, désignant le roi, mais c'est par la langue arabe qu'il nous est parvenu, et sans doute n'a-t-on plus en mémoire que le c final ne se prononçait pas, ce qui en faisait un mot bien proche phonétiquement du shah...

Un mot aussi prestigieux que le jeu d'échecs, un pluriel qui conduit jusqu'au combat singulier, l'échec au roi, méritera commentaires.

”

NOS ANCÊTRES LES ARABES :
CE QUE NOTRE LANGUE LEUR DOIT
- 2017 -



Événements

à venir ou en cours

EXPOSITION

"Et tout devient couleur" : les natures mortes de Baya Mahieddine

Dans l'atmosphère recueillie de la Grande Mosquée de Paris, les œuvres de Baya Mahieddine (1931-1998), figure majeure de l'art moderne algérien, s'installent avec la sérénité d'une évidence.

L'exposition « Et tout devient couleur », organisée sous l'égide du recteur Chems-eddine Hafiz, par Ayn Galle met en lumière une facette peu explorée de son œuvre : ses natures mortes, où couleurs et symboles tissent un véritable langage.

Cet hommage s'inscrit dans une continuité historique et symbolique. En 1947, lors de la première exposition de Baya à la galerie Maeght à Paris, Kaddour Ben Ghahrit, fondateur de la Grande Mosquée, honorait l'événement de sa présence. Près de quatre-vingts ans plus tard, le recteur Chems-eddine Hafiz prolonge cet héritage en affirmant la vocation de la Mosquée comme lieu de culte ouvert à la culture, à la transmission et au dialogue entre les civilisations.

Une exposition organisée par Ayn Gallery, avec le soutien de la famille Mahieddine, sous la supervision de la commissaire d'exposition, Yasmine Azzi-Kohlhepp.

DU 13 DÉC. 2025 AU 12 JANV. 2026 (9H-18H)
SAUF LES VENDREDIS

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PLACE DU PUITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

ENTRÉE COMPRISSE
DANS LE PARCOURS DE VISITE

RENCONTRE-DÉDICACE

"Un sur un million", avec Rachid Azizi

La Grande Mosquée de Paris vous donne rendez-vous pour le premier événement de notre cycle "Les Mercredis du Savoir" en 2026 : Rachid Azizi viendra présenter, aux côtés de l'essayiste et magistrat Antoine Garapon, son livre *Un sur un million* (éd. L'Harmattan, 2025), qui retrace son parcours de vie et ses années au service de la République.

MERCREDI 7 JANVIER 2026 (18H-20H)

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PLACE DU PUITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

INSCRIPTION GRATUITE
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Les
Mercredis
du Savoir

rencontre

Un sur un million

avec **Rachid Azizi**

animée par **Antoine Garapon**

MER. 7 JANVIER 2026 18H-20H

Rachid Azizi

Un sur un million

Chroniques d'un policier
dans les coulisses de la société

Libre
Champ

L'Harmattan

UNE LEÇON DE PERSÉVÉRANCE AU SERVICE DE LA RÉPUBLIQUE

On lui disait qu'il n'avait qu'une chance sur un million. Ce « un », c'est Rachid. Enfant de Paris aux racines morvandelles, il entre dans la police par la petite porte, sans piston ni plan de carrière.

Pas à pas, il gravit les échelons jusqu'aux plus hautes responsabilités. Il affronte les enquêtes les plus dures, les tensions internes, les regards sceptiques. Il raconte les coulisses d'un métier souvent fantasmé, parfois mal compris.

Plus qu'un témoignage, c'est une leçon de persévérance. Celle d'un homme qui a trouvé, dans le service de la République, une dignité et un sens à sa vie. Une histoire qui prouve qu'une seule chance suffit... si on la saisit.



**RACHID
AZIZI**

Parisien aux racines morvandelles, Rachid Azizi a consacré plus de quarante ans à la police nationale, jusqu'au grade de commandant divisionnaire. Ce sont les enquêtes de la police du quotidien, celles qui révèlent ce que les autres ignorent, qui ont marqué son parcours. Dans *Un sur un million*, il raconte cette vie au service des autres, faite de persévérance, de fidélité à ses valeurs et d'un regard unique sur la réalité du terrain.



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Salle Émir Abdelkader
Place du Puits de l'Ermite 5e arr.



INSCRIPTION GRATUITE

[www.grandemosqueedeparis.fr
/evenements](http://www.grandemosqueedeparis.fr/evenements)

grandemosqueedeparis.fr



La Grande Mosquée de Paris
et la famille Mahieddine présentent l'exposition

ET TOUT DEVIENT COULEUR

LES NATURES MORTES DE **BAYA MAHIEDDINE**



EXPOSITION

**DU 13/12/2025
AU 12/01/2026**



**GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS**

Entrée comprise dans le parcours de visite

Tous les jours sauf vendredi
de 9h à 18h

Grande Mosquée de Paris

Salle Émir Abdelkader

Renseignements

grandemosqueedeparis.fr

Exposition organisée par AYN GALLERY







GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS